

atelier d'écriture et de dessin avec les élèves
du collège Abel Didelet d'Estrées-Saint-Denis



Musée National de la Voiture et du Tourisme de Compiègne



Atelier d'écriture

avec des élèves du
Collège Abel Didelet d'Estrées-Saint-Denis



conduit par



Chantal Montellier

avec la complicité de Christine Carron

photographies et composition graphique Hanna Zaworonko

UN MOTEUR POUR DÉMARRER

Ouvrage publié grâce au concours du Ministère de la Culture et de Communication (Direction des Musées de France; DRAC Picarde), de la Région Picardie, de la Maison des Ecrivains à Paris et de la Société des Amis du Musée National de la Voiture et du Tourisme.

Jacques Perot

Directeur des musées nationaux et du domaine des châteaux de Compiègne et de Blérancourt.

"Influences de mai 68 sur quelques Ford Taunus"... Rêve parlé, fictions écrites par les élèves de quatrième du collège Abel Didelet d'Estrées-Saint-Denis, voici publiée cette dernière pièce d'un ensemble qui, dans chaque établissement engagé dans l'opération "Un moteur pour démarrer" a participé à sa réussite.

Il fallait, il y a cinq ans, beaucoup d'audace, de foi à Madame Héryn, enseignante, et à Jean-Denys Devauges, responsable du musée national de la voiture et du tourisme pour imaginer le lien que l'on pourrait trouver entre des zones d'éducation prioritaire et la thématique d'un musée national dont la collection constitue dans le domaine de la locomotion un élément majeur du patrimoine français.

Il fallait de l'imagination pour vouloir mettre ensemble activité technique, restauration d'un véhicule ancien, atelier d'écriture avec Chantal Montellier à Estrées-Saint-Denis et Jacques-François Piquet à Soissons, regard photographique avec Hanna Zaworonko-Olejniczak à Soissons, et pour faire de tout cela un projet éducatif original et créatif.

Cette réussite, nous la devons aux initiateurs de l'opération comme à ceux qui ont permis de la mettre en place, notamment Francis Tailedet, président des Amis du Musée National de la Voiture et du Tourisme.

Je voudrais citer également ceux qui y ont apporté la contribution financière indispensable: Ministère de la Culture (Direction des musées de France, Direction du livre et de la lecture) et Ministère de l'Education Nationale, collectivités comme la Région Picardie, les départements de l'Aisne et de l'Oise.

Qu'il me soit permis enfin de saluer l'enthousiasme et la disponibilité de nombreux chefs d'établissements et d'enseignants, ainsi que l'adhésion de ceux pour qui et par qui "Un moteur pour démarrer" s'est mis en place. A eux tous, élèves ou adultes en réinsertion, de témoigner qu'ils ont vécu une aventure inoubliable.

Chantal Montellier

Télescopage

Il y avait vraiment peu de chance pour que la Ford Taunus et "mai 68" se croisent. Ces deux météores vivaient dans des mondes trop différents. Entre la Taunus et le campus on ne parlait pas vraiment le même langage. Et puis la rencontre improbable eut lieu, plus de trente ans après. Cela grâce aux enfants d'Estrées-Saint-Denis et à leurs professeurs Christine Carron et Vincent Tran. Grâce à Jean-Denys Devaues et à la société des amis du musée du véhicule et du tourisme de Compiègne. Grâce à tous ceux qui ont collaboré au projet "Un moteur pour démarrer". Grâce enfin à Hanna Zaworonko qui a fait la belle mise en page de ces textes et de ces images.

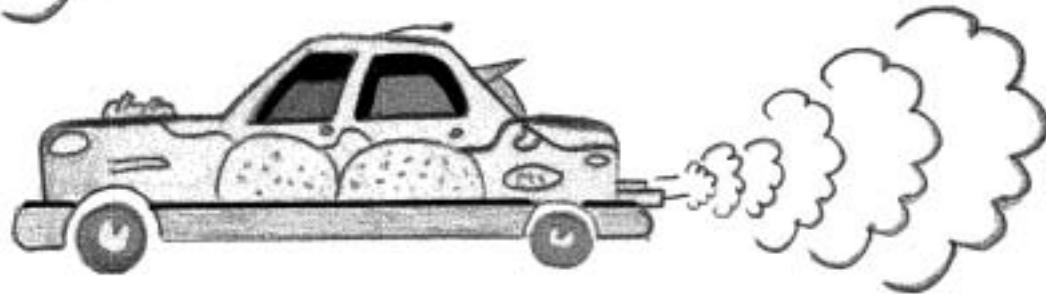
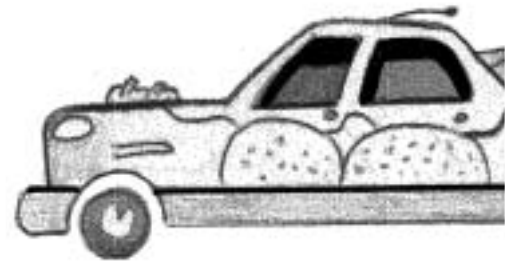
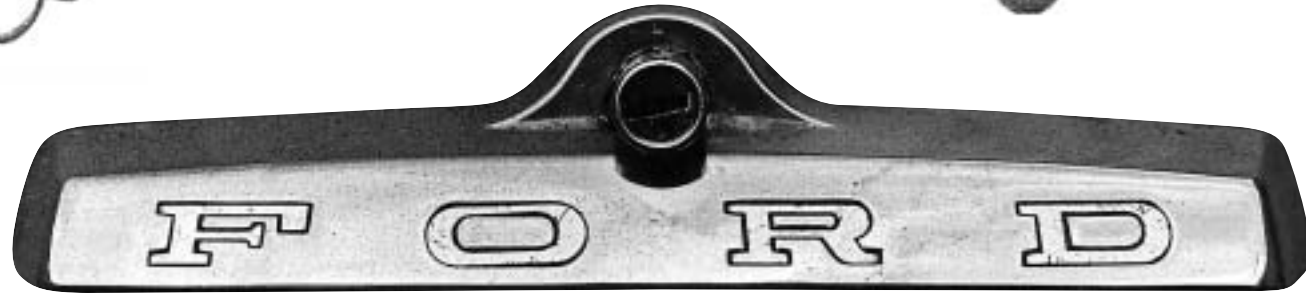
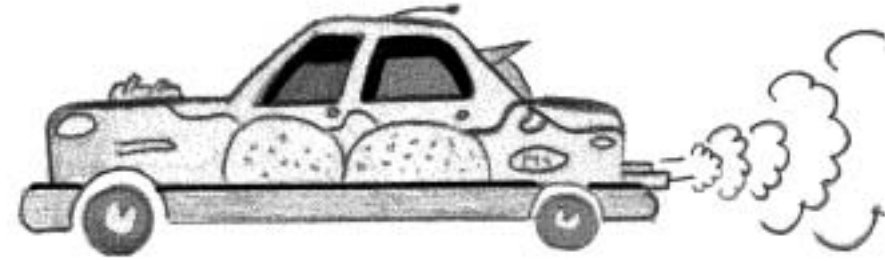
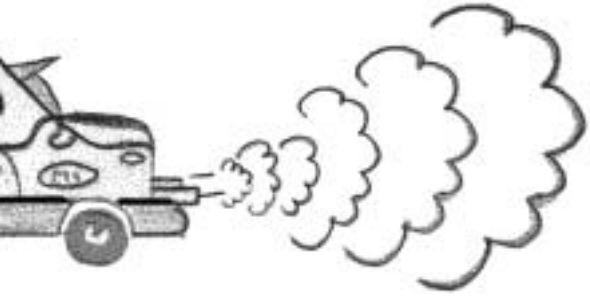
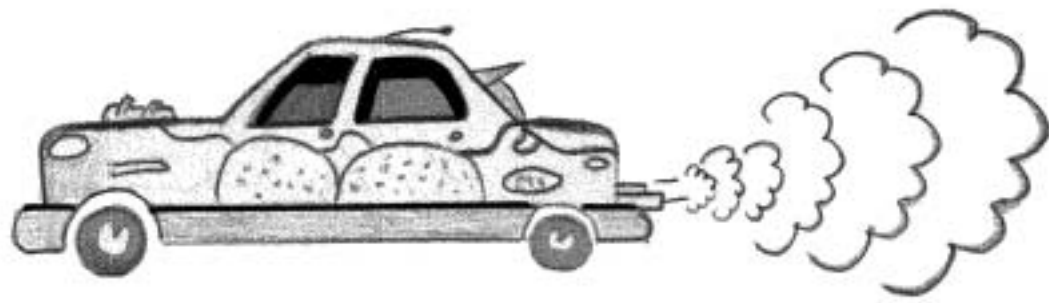
De l'atelier d'usinage à l'atelier d'écriture, le courant, la mémoire, l'histoire sont passés et l'on peut se rendre compte en feuilletant ces pages, qu'entre l'univers de la voiture des sixteens et celui des "événements" qui bousculèrent la France, les points communs ne manquent pas.

Nos écrivains en herbe ont su les mettre en évidence et tisser habilement les fils qui relient le cabriolet germain aux défilés germanopratsins. D'une nouvelle à l'autre on retrouve la même envie de libération, la même jubilation.

On retrouve aussi un même rêve contrarié (Où vas-tu Johnny?, ou Comment pépé devint patron). Une même illusion (Jour de chance, voiture de malheur ou Bob, 68 et le garage de Stéphane). Une même convivialité (Ford Stories). Une même aventure (Mission Ford Taunus). De mêmes remords (Mes noces et ma Ford), et puis une même envie de changement (Changement de route).

Ceci n'est qu'un petit combat culturel mais peut-être le début d'une aventure littéraire pour certains qui se sont découvert plus écrivain qu'ils ne l'imaginaient. Et pour conclure par quelques formules d'époque: "L'imagination au pouvoir", "La culture n'est pas un luxe, mais une nécessité!", "Soyons raisonnables, demandons l'impossible !"

Avanti.

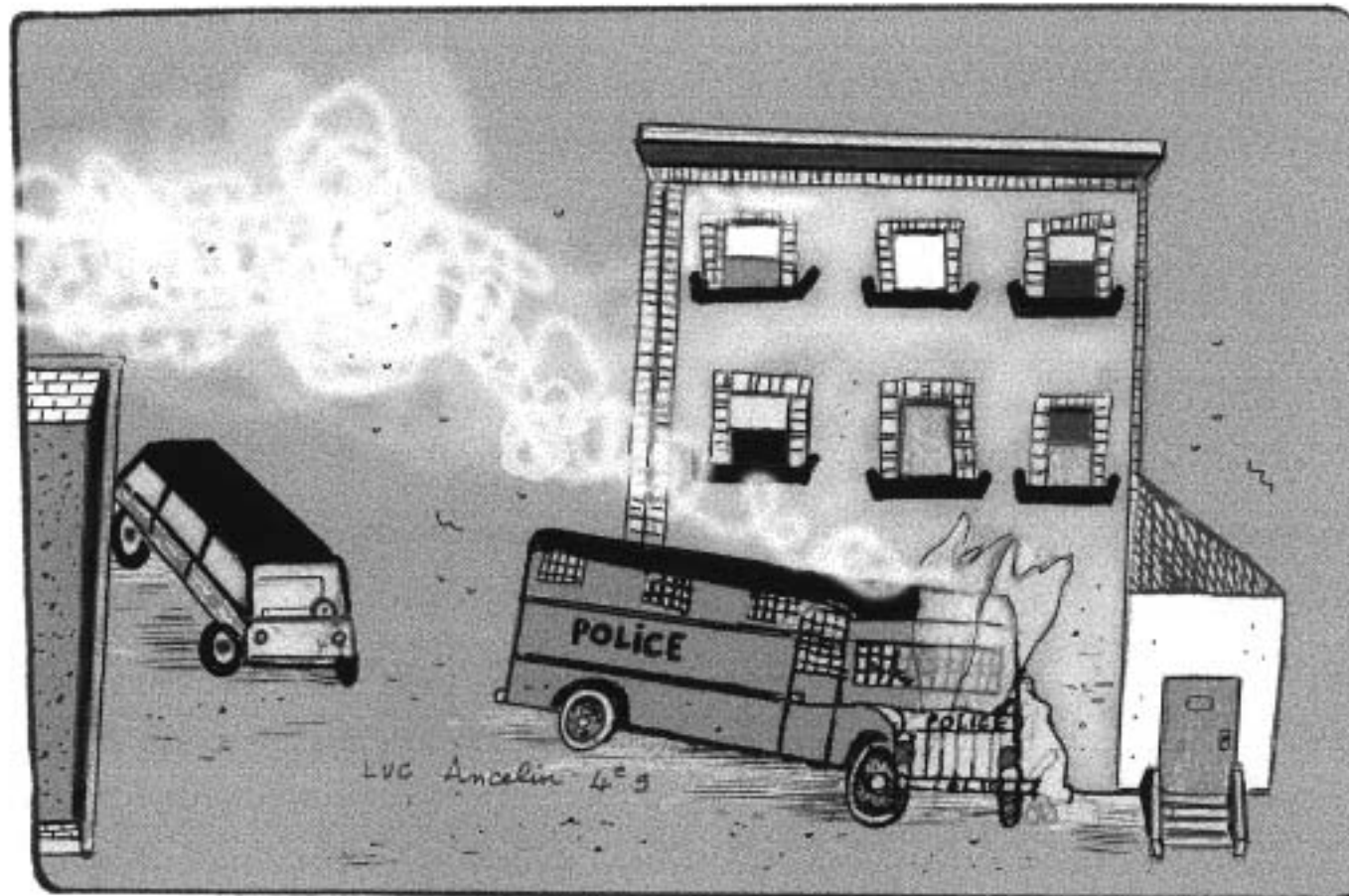


élèves auteurs de texte

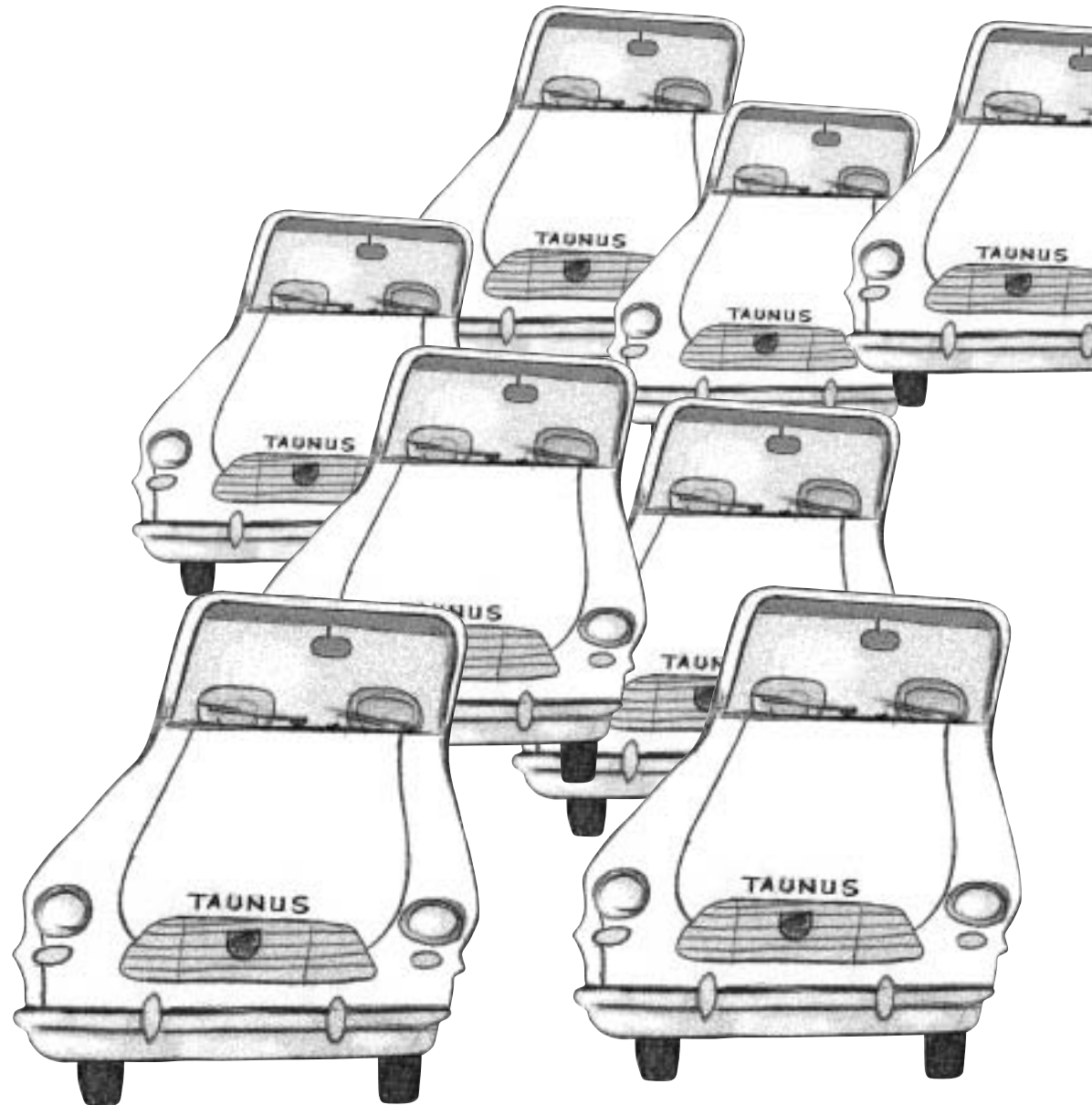
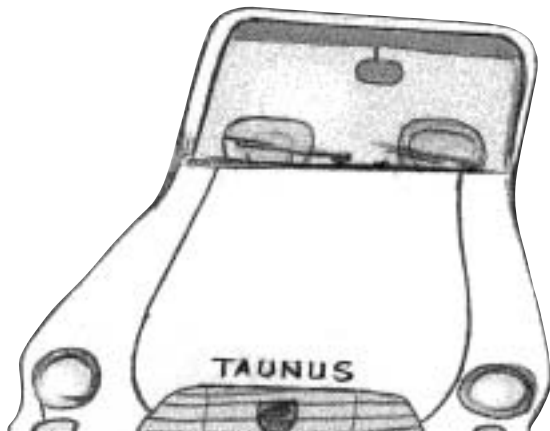
Luc Asselin
Catherine Audrey
Virginie Barré
Catherine Dèflers
Wilfrid Fontaine

Lindsay Froissart
Teddy Giroux
Adrien Gossent
Charles Lafaux
Isabelle Lafraise

Nicolas Lambert
Lucile Lefèvre
François Minche
Malory Poupart
Vanessa Voerman



INFLUENCES DE mai 68 sur quelques Ford Taunus



Cadavre exquis

La révolution en mai 1968 était insupportable, il y avait plein de jeunes dans les rues...
...Qui étaient pleines de cris et de colère, les drapeaux rouges flottaient sur le quartier latin...

**...Étudiants unissez-vous! Prolétaires unissez-vous! Rendez-vous à la fontaine à 15h30.
Soyez nombreux... Notre lendemain dépend de nous. Unissons-nous!..**

...POUR MANGER NOS CORN FLAKES AVEC LES COPINES...

...Les copines et moi, on roule dans une Ford Taunus en mini jupes et avec la musique à fond...

*...Les cours étaient écrits sur des tableaux éclatés de tous les côtés, enfin c'est ce que disaient
les bourgeois de mon patelin...*



dessin: Betty

OÙ VAS-TU JOHNNY?

Isabelle Lafraise

Lucile Lefèvre



dessin: Lindsay Froissard

Ce jour de juillet 1968, je passai comme d'habitude devant un concessionnaire de voitures se trouvant à deux rues de mon salon de coiffure, "Chez Marjorie". Je remarquai, dans la vitrine de la boutique, étincelante sous les spots, une charmante créature automobile d'un nouveau genre.

Plutôt mince et fine, blanche avec un intérieur rouge écarlate, on ne voyait qu'elle! Je décidai d'aller l'admirer de plus près...

A peine étais-je entrée dans la boutique, qu'un jeune vendeur aux cheveux coupés à la mode Beatles, se précipita sur moi:

– Bonjour, je sens que cette beauté vous a tapé dans l'oeil, dit-il avec un sourire qui se voulait charmeur. Vous iriez très bien ensemble!

– Elle vaut combien cette merveille? ai-je demandé en haussant la voix pour me faire entendre, ce qui n'était pas facile avec les cris poussés par le chanteur yé-yé.

Le prix était à ma portée, même si j'allais devoir me serrer un peu la ceinture pendant quelque temps.



Une semaine passa et je roulai dans la direction de Poitiers au volant de ma nouvelle acquisition. J'avais décidé de prendre une semaine de vacances dans ma maison de campagne, à quelques kilomètres de là.

Sur le bord de la route, un sosie de Mick Jagger, en plus rural, faisait du stop, guitare en bandoulière. Je pilai à sa hauteur.

– Où vas-tu? lui ai-je demandé, d'une voix enjouée.

– Sur la côte d'Azur.

– Ah? C'est marrant, moi aussi, improvisai-je. Monte, si tu veux.

(On se tutoyait facilement à cette époque.)

Il ne se le fit pas dire deux fois.

– Tu vas où sur la côte d'Azur?, demandai-je.
 – A Saint-Tropez! je dois y tourner un film dans une semaine.
 – Quelle coïncidence! fis-je, l'air émerveillé, moi aussi je vais à Saint-Tropez! Tu es metteur en scène?
 – Non, comédien. Et toi?
 – Coiffeuse et maquilleuse. J'ai un salon à moi. Ça marche très bien... C'est quoi ce film?
 – Un homme, une femme; la mer, l'amour, la mort... Tu vois le genre?
 – Je vois... Et toi, l'amour?
 – Bah...
 – Moi non plus, je n'ai pas de fiancé...
 Un silence suivit, chacun rêvassant de son côté... C'est John, il s'appelait John, qui en sortit le premier.
 – J'ai une faim de loup, dit-il.
 – Si on s'arrêtait pour manger un morceau? A l'entrée de Mâcon, il y a une vieille auberge très romantique. C'est dans une dizaine de kilomètres.
 – Comme tu voudras.

Nous nous sommes arrêtés à l'auberge en question et avons dîné ensemble. C'est moi qui ai fait tous les frais de la conversation (et pas seulement de la conversation, d'ailleurs.) Quelques verres de Bordeaux plus tard, au lieu de retourner à la voiture, nous avons pris une chambre! Nous en voulions une chacun, mais il n'y en avait plus qu'une seule de libre.

– Pour trois personnes, nous dit l'hôtelier, un gros à moustache qui ressemblait à Georges Brassens.

Avant que John puisse ouvrir la bouche, j'avais accepté.

C'était une chambre banale, de couleur bleu. Un bleu banal lui aussi, un peu gris, comme le ciel d'ici en ce moment.

– Je te laisse le grand lit, dit mon auto-stoppeur, je prendrai le petit.
 Et c'est ce qu'il fit.



Le lendemain matin, nous avons repris la route en direction de la Côte d'Azur.
 En conduisant, je me demandai ce que John pouvait bien penser de moi. Il n'avait absolument rien tenté et nous avions passé une nuit des plus tranquilles. Je n'étais apparemment pour lui qu'un chauffeur, voire un véhicule! Je me confondai peut-être, dans son esprit, avec ma Ford Taunus? J'étais horriblement vexée et frustrée. Je le regardai du coin de l'oeil, intriguée, agacée... Il semblait normal, pourtant. Il était même charmant avec ses longs cheveux blonds légèrement frisés, sa chemise fleurie, son petit blouson en jean. Je sentis la colère monter en moi. On était en soixante-huit tout de même, les moeurs avaient changé, pas seulement la coupe des pantalons! Il n'avait pas l'air d'être au courant, ce con!

Il se tourna vers moi avec un large sourire innocent:

– Tiens, c'est pour toi, il a été fabriqué en Inde, me dit-il en me tendant un bracelet de perles multicolores.

– C'est trop, je ne sais pas si je dois l'accepter, fis-je, un peu froidement.

Mais il me le passa au poignet d'autorité.

Le reste du trajet se passa comme dans un rêve. Il chantait sans arrêt et j'adorai l'entendre, son répertoire semblait inépuisable: chansons réalistes, révolutionnaires, d'auteurs, blues, rock, variétés... Il passait avec une totale aisance d'Edith Piaf à Boris Vian, de Léo Ferré à Ray Charles, de Luis Mariano aux Rolling Stones!



Nous étions arrivés à Saint-Tropez et le moment était venu de nous dire adieu.

J'étais terriblement triste, il me semblait que je ne pourrais plus vivre sans lui et ses chansons. Je ne sus que dire pour le retenir, il était tellement désinvolte et si peu attiré par moi.

Je le laissai donc aller, mais j'entrepris de le suivre discrètement. Il entra dans une petite maison blanche de trois étages à quelques

mètres d'un hôtel dans lequel je louai aussitôt une chambre.

Deux jours plus tard comme je faisais des courses dans le coin, j'entendis la voix de John:

– Hé, ça alors!, qu'est-ce que tu fais ici?

Bien sûr, je ne pouvais pas lui dire: "Je te cours après", je me contentai de lui sourire d'un air mystérieux.

– La vie ne veut pas que l'on se sépare, on dirait.

– Alors, dans ce cas, je t'invite à dîner, ce soir, dans mon studio. OK?

– O.K. (enfin!)



Le studio occupé par John lui était prêté par des amis. Il ne mesurait pas plus de 25 mètres carrés et était entièrement peint en bleu, (même le plafond!), mais un bleu beaucoup plus lumineux que celui de la chambre de l'auberge. La moquette, trouée de brûlures de cigarettes, était de la même couleur de ciel d'été. C'est peut-être ça le fameux "septième ciel", pensai-je. John aussi était habillé en bleu, chemise et pantalon en jean. Comme il avait pris le soleil, sa peau était toute dorée. Je le trouvai craquant, mais c'est lui qui me fit des compliments:

– Tu es ravissante avec ton bronzage... Tu veux boire quelque chose?

– Un Ricard avec des glaçons et beaucoup d'eau.

Nous avons siroté nos apéritifs en écoutant un disque. Par la fenêtre ouverte, on entendait, mêlés aux cris des mouettes, des rires et des chants venant d'un café de l'autre côté de la rue, en contrebass. Au loin, on apercevait la mer, aussi bleue que les murs de la chambre. Le paradis devait ressembler à cela.

Je posai mon verre et tendai la main:

– Viens danser, ordonnai-je.

Et la nuit fut comme une valse, langoureuse, tourbillonnante, vertigineuse...

Le lendemain matin, au petit déjeuner, l'ambiance était différente.

– Tu veux quoi? Thé ou café? demandait John en baillant à se décrocher la mâchoire.

– Je ne veux rien, j'ai l'estomac noué à l'idée qu'il me faille repartir déjà. Déjà nous séparer...

– Ben, oui, les meilleures choses ont une fin, fit-il l'air toujours aussi détaché, indifférent. Dis-moi, combien tu l'as payé ta voiture?

– Je te dis que je dois partir, qu'on va se séparer et tu me demandes combien j'ai payé ma voiture? Tu es vraiment un sale con!

– Moi? Je suis con?

– Oui, toi! toi! toi!... Il faut dire que tu as une excuse...

– Ah oui, et laquelle?

– Tu es un garçon.

Il eut l'air vexé.

– Si je suis trop con, tu peux sortir!

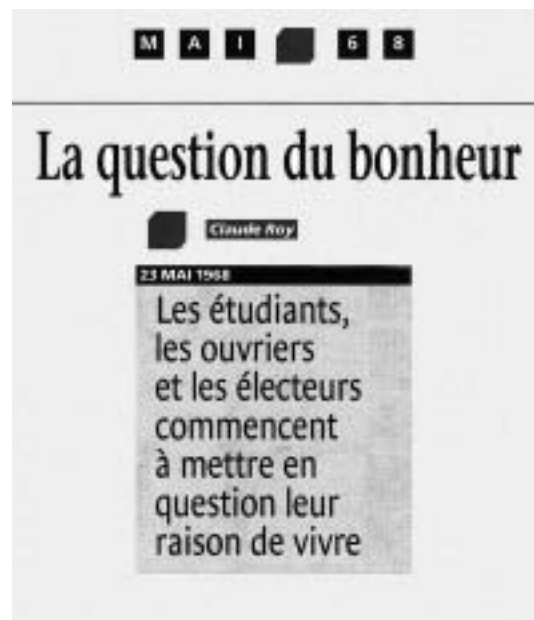
C'est ce que je fis, en claquant violemment la porte.



Furieuse et malheureuse, je roulai à fond pendant des kilomètres tout en le maudissant.

– Quel idiot! il ne pense qu'à ma voiture. Comment ai-je pu tomber amoureuse d'un type pareil?

Avant de trouver la réponse, j'heurtais une voiture en voulant la dépasser et fit plusieurs





tonneaux avant de me retrouver dans le décor.

J'aurais pu me tuer, mais je n'eus que quelques bosses et l'autre automobiliste aussi. Nous en fûmes quitte pour la peur.

Je n'étais pas très loin de Poitiers et j'ai pu emmener ma Ford Taunus, amochée mais qui roulait toujours, chez le garagiste.



Vingt ans plus tard

Ce jour-là, alors que j'étais en train de faire un "brushing" à l'une de mes clientes en repensant à celui qui avait pour toujours volé mon cœur, la porte du salon s'ouvrit sur un client inconnu.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années au crâne un peu dégarni et aux petites lunettes rondes façon John Lennon. Il portait, longs et noués en catogan, les cheveux presque blancs qui lui restaient. Il ne me fallut pas trois secondes pour réaliser; laissant tomber ma brosse et ma cliente, je poussai un cri de stupeur:

– John!?!

– Eh oui, Marjorie, c'est moi. Comment as-tu fait pour me reconnaître après tout ce temps.

– Je ne t'ai jamais oublié...

Quelques heures plus tard, dans l'auberge où nous avons passé notre première nuit, nous dînions ensemble...

– Je te trouvais si belle Marjorie, si dynamique, et tu l'es restée. Je me suis dit: "ce n'est pas possible qu'une belle femme comme elle s'arrête pour me prendre"; je ne savais que penser, j'étais mort de timidité, et quand je me sens intimidé, je deviens maladroit, cassant et même agressif.

– Ça, pour être cassant et maladroit...

– En fait, je crois que je suis tombé immédiatement amoureux de toi, mais je n'ai pas voulu le reconnaître pensant que c'était perdu d'avance. Moi le bohème sans un sou, et toi dans cette belle voiture... C'était quoi déjà?

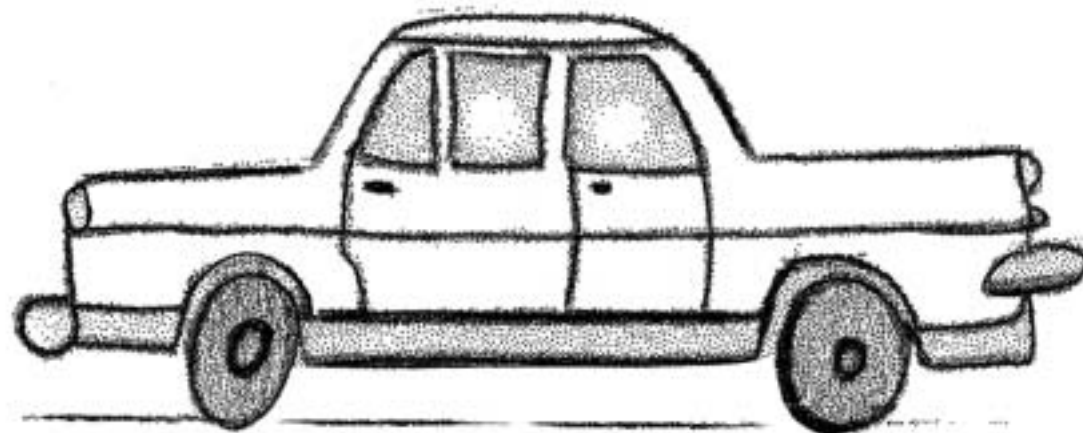
– Une Ford Taunus.

– Ah, oui, c'est vrai, je me souviens. Une Ford Taunus blanche avec des sièges rouges vifs... Et toi avec ta robe blanche et ta ceinture de cuir rouge... Ce que je me sentais "plouc" avec à côté de toi.

– On n'aurait pas dit.

– Je n'ai rien osé tenter, de peur de tout casser.

– Quel crétin!.. Enfin, ce n'est pas grave, seulement vingt ans de perdus! Une paille, fis-je en l'embrassant.



JOUR DE CHANCE, VOITURE DE MALHEUR

Adrien Gossent



dessin: Lindsay Froissard et Adrien Gossent

Cette histoire s'est passée en 1968, j'avais alors 20 ans et j'étais en fac de lettres. C'était la grève, et comme je ne participais qu'assez mollement à ce qui se passait par peur des repréailles de mes parents, j'avais, par pur désœuvrement, joué à la Loterie.

Sans trop réfléchir j'avais acheté un billet, l'avais gratté et... Oh, surprise! je venais de gagner cent mille francs!

Je n'y croyais pas, d'autant moins que je devais attendre jusqu'à la fin du mois, (qui n'était plus très loin d'ailleurs), pour encaisser le pactole.



Quelque temps plus tard je devais me rendre à l'auto école pour y passer mon permis.

J'arrivais devant l'officine lorsque je vis passer une sublime voiture blanche, un tout nouveau modèle de chez Ford. J'eus le coup de foudre!

– C'est une Ford Taunus, elle n'est pas vilaine, n'est-ce pas? me dit le moniteur en me voyant pétrifié d'admiration. Si vous réussissez votre examen, vous pourrez peut-être la conduire, un de ces jours, qui sait?

Il se moquait gentiment de moi, ne sachant pas que j'avais un billet gagnant dans le fond de ma poche. J'étais d'ailleurs le seul à le savoir, attendant de tenir l'argent pour en parler.

Sur ces entrefaites, l'examineur, un petit monsieur sévère, était arrivé. Il s'était installé dans la voiture et j'ai pris le volant. Mon moniteur s'est assis derrière moi, prêt à me donner des coups de pieds dans le derrière si je faisais des erreurs. J'étais très intimidé et commençai à me mélanger les pinceaux

– Il faut d'abord embrayer et ensuite seulement passer la vitesse! Ça commence mal, jeune homme, me dit le petit monsieur d'un ton sec. Je m'excusai et poursuivis mon effort, mort de trouille.

Au bout d'une heure de conduite, l'examineur me dit: "Adrien, je vous félicite. Vous avez fait une erreur au démarrage, mais pour la conduite, c'était parfait. Bravo!"

Je suis rentré chez moi, mon permis dans une poche et mon billet gagnant dans l'autre. Je n'étais pas peu fier.

Décidément mai 1968 me réussissait et je m'en souviendrais longtemps.



Mes parents m'ont félicité pour l'obtention du permis et ont ouvert une bouteille de champagne. C'est à la troisième coupe que je leur ai annoncé la nouvelle:

– Devinez ce qu'il m'arrive?

En voyant mon large sourire, ils ont compris qu'il s'agissait d'une très bonne nouvelle.

– Tu es tombé amoureux? interrogea ma mère, toujours sentimentale. Ça ne durera pas, avec ce qui se passe dans les facultés! Tout le monde couche avec tout le monde, alors...

– Tu n'y es pas du tout, j'ai gagné à la Loterie! Cent mille francs! Mes parents écarquillèrent les yeux, incrédules, béats.

– On y croira quand on les verra... dit mon père, sceptique.

Je finis, non sans mal, par les convaincre que c'était bien la vérité.

– Qu'est-ce que tu vas en faire? m'ont-ils demandé, de plus en plus éberlués.

– M'offrir une voiture, maintenant que j'ai le permis...

Je ne leur ai pas dit que je pensais à la Ford Taunus que j'avais aperçu devant l'auto-école, ils se seraient scandalisés. Pour eux, il y avait bien d'autres choses à faire de cet argent que de s'offrir une voiture de luxe. Ils n'avaient pas complètement tort d'ailleurs, mais je ne le compris que bien plus tard.



Le jour J, mon chèque en poche, j'allai le déposer à la banque, puis fonçai chez le concessionnaire Ford le plus proche. Elle était là, trônant dans la vitrine principale, éclatante de blancheur.

Tandis que je tournais autour du coupé comme un fauve autour de sa proie, le vendeur lui, me tournait autour:

– Elle est belle, n'est-ce pas?... Ses sièges rouges écarlates... C'est nouveau!... Mais la vraie surprise vient du moteur, un V4 1300c3 12 mp 6 de 65 chevaux.

Je demandai au gars combien coûtait cette merveille made in Germany, mais qui avait tout d'une américaine. La somme me fit hésiter.

Il fallait que je vois ça de plus près et que j'en parle avec mon banquier et mon assureur. L'assurance risquait d'être assez élevée vu qu'il s'agissait d'un coupé...

Une fois ces questions réglées, ce qui me prit une demi-journée, je suis retourné chez le concessionnaire. Le vendeur m'a immédiatement reconnu et m'a emmené dans les bureaux pour signer les papiers, la carte grise...

Deux jours plus tard, ma voiture était arrivée, il ne manquait plus que les plaques et la vignette du concessionnaire. J'allais pouvoir conduire pour la première fois un coupé avec de beaux sièges de couleur rouge vif; en plus on m'offrit un ravissant pompon à installer sur le rétro!



J'étais à peine assis dans mon auto que voilà les copains de la fac, Jacques, Jean et Fred, qui se sont ramenés. Ils ont écarquillé les yeux, stupéfaits:

– C'est ta bagnole? demandèrent-ils en chœur.

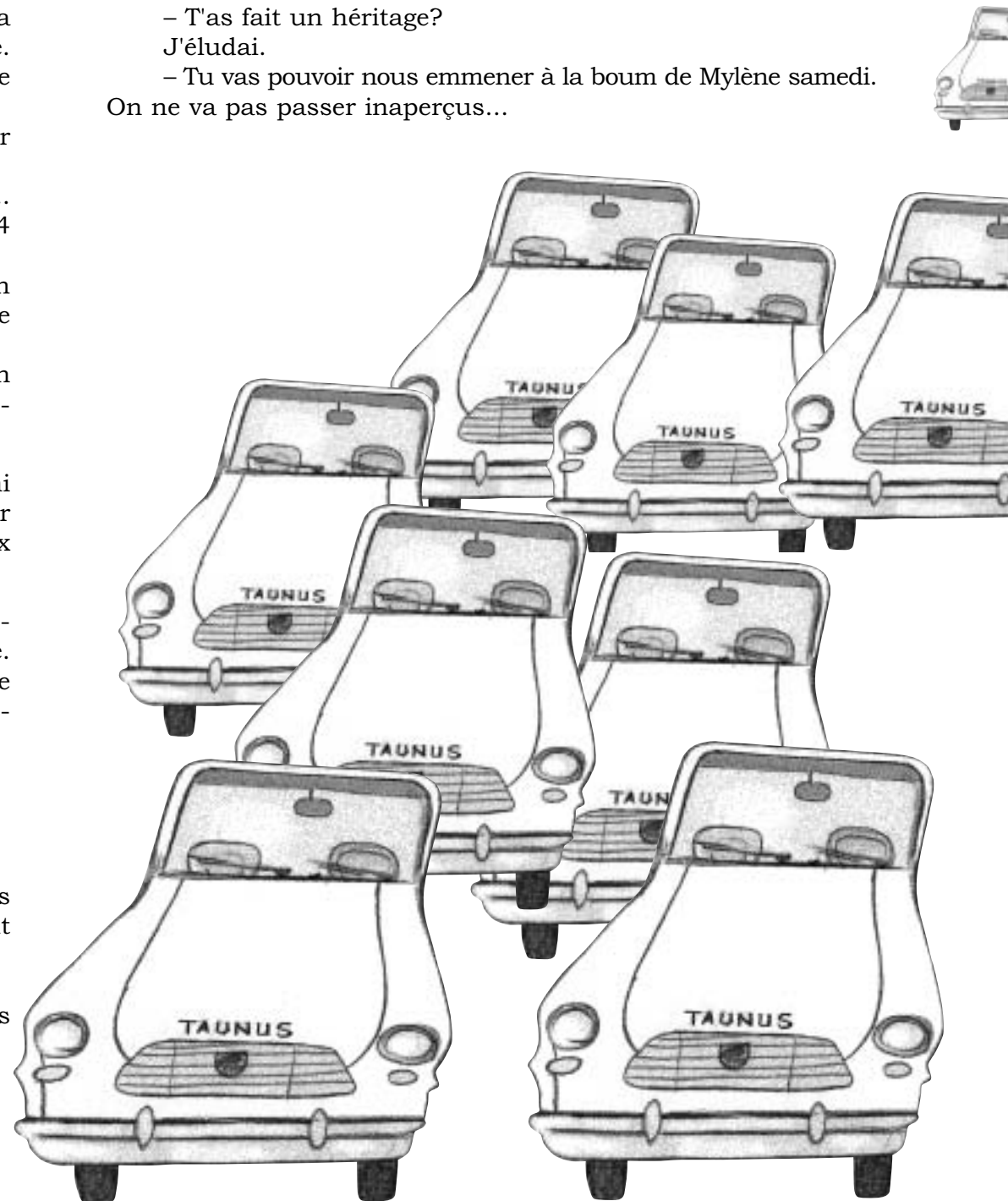
– Eh oui. Une splendeur, n'est-ce pas? 65 chevaux sous le capot!

Ils s'étonnèrent, posèrent des questions:

– T'as fait un héritage?

J'éludai.

– Tu vas pouvoir nous emmener à la boum de Mylène samedi.
On ne va pas passer inaperçus...



II. La boum

La veille de cette fameuse boum, Mylène me demanda si je pouvais me charger d'acheter des boissons: bières, Coca-Cola, Fanta...



dessin: Catherine Dèflers

J'arrivai au "Comptoir Français" et me garai sur un emplacement réservé pour les livraisons. Il n'y avait pas de place ailleurs, j'étais pressé et me considérais un peu comme une sorte de livreur, vu la quantité de bouteilles que je devais transporter. Une fois les courses faites, comme j'attendais devant la caisse avec mes courses, je vis le camion de la fourrière qui embarquait ma bagnole! Damned! J'essayai d'empêcher la chose, en vain. Me voilà avec mes cartons et sans ma chère voiture. J'appelai Fred pour qu'il vienne me chercher avec sa deux chevaux! La honte! Je confiai mes achats à la dame de l'accueil, et nous voilà partis pour la fourrière. Là, j'ai dû déboursier plus de trois mille francs, pour récupérer mon auto. J'explosai:

– Mais c'est une véritable arnaque! Du vol qualifié! Vous êtes de vrais gangsters!

Bien sûr, j'aggravai mon cas. Fred tenta de me calmer:

– Assez, mets-la en veilleuse! Tu es dans ton tort.

– Mais c'est des amendes pour les bourgeois, ça!

– Tu n'as pas une voiture d'ouvrier, me fit très justement remarquer mon ami. Je me résignai. Sortis mon chéquier et payai, la mort dans l'âme en voyant mon magot fondre à vue d'œil.

Une fois ma voiture récupérée – ce qui était le principal – je transportai les boissons jusque chez Mylène et rentrai chez moi pour me reposer. J'étais vidé.

III. "Aux voleurs !"

Le soir de la boum, je passai chercher mes trois potes au bistrot où nous nous étions fixés rendez-vous.

Ils étaient déjà bourrés quand j'arrivai! Je les poussai, titubants, sur la banquette arrière, craignant le pire pour mes sièges tout neufs. A peine installés, ils s'effondrèrent les uns sur les autres comme des dominos, et se mirent à ronfler. Ça commençait bien!

Arrivé chez Mylène, une dizaine de kilomètres plus loin, je me garai et quittai la voiture en laissant provisoirement les portes ouvertes pour que les poivrots puissent en sortir lorsqu'ils se réveilleraient de leur cuite.

Une heure plus tard, ne voyant rien venir, je suis retourné à la voiture pour les secouer et, stupéfaction!, j'ai vu à la place de ma Ford Taunus, mes trois ivrognes de potes allongés par terre, continuant à ronfler. J'appellai Carlos-Bouboule, pour qu'il les réveille avec sa technique à lui: un plongeon dans la rivière.!

Le traitement fut efficace.

Interrogés sur la disparition de la voiture, mes trois lascars dirent n'avoir rien vu, rien entendu. Grrrr!

J'interrogeai ensuite les autres invités; un type m'expliqua avoir vu un homme de grande taille, le nez chaussé de lunettes noires, en train de virer les ivrognes sans qu'ils se réveillent. Il serait parti avec la Taunus!

– J'ai cru que c'était le propriétaire du véhicule qui, exaspéré, sortait les poivrots qui roupillaient à l'intérieur, expliqua t-il. Re grrrrr!

Furieux, j'appelai les gendarmes, mais ils étaient occupés à contenir une manifestation étudiante! Ils n'arrivèrent sur les lieux qu'une bonne heure et demi plus tard. Ma fureur était montée de plusieurs crans.

Un gros flic m'interrogea paresseusement:

– Avez-vous des témoins?

– Oui, il y en a un...

Je cherchai le type en question mais impossible de lui mettre la main dessus, il avait disparu, le c..!

Le gendarme me demanda alors de le suivre au commissariat pour y déposer une plainte. Nous voilà partis!

Le commissariat était plein de jeunes gens très énervés qui criaient: "C.R.S., S.S.! C.R.S., S.S.!" . Nous nous sommes frayés un passage jusqu'au bureau du commissaire et j'y déposai ma plainte puis rentrai chez moi, en bus!

IV. Rebondissement

Un mois plus tard, j'allai voir le rallye régional, à quelques kilomètres de chez moi. Je m'installai au bord de la piste et regardai passer les voitures de toutes les marques. Quelle ne fut pas ma surprise, en voyant arriver, parmi les dernières concurrentes, ma Ford Taunus avec son pompon toujours accroché au rétroviseur. Le voleur ne s'était même pas donné la peine de l'enlever! J'étais estomaqué.

Je me précipitai vers le groupe des organisateurs et demandai à parler au commissaire de course. Il était en train d'annoncer l'abandon de plusieurs voitures, dont la Ford Taunus qui avait loupé un pont en rondins de bois et s'était écrasée dans la rivière qui passait juste en dessous! Grrrrr! Volée et plantée, ma jolie voiture neuve! J'aurais mieux fait de désobéir à mes parents et de suivre le mouvement étudiant, j'aurais eu moins de problèmes! J'assistai au repêchage du véhicule, catastrophé. Le moteur était noyé, la carrosserie défoncée, le tissu rouge des sièges trempé et le pompon...? Plus de pompon!

Je demandai au commissaire de course, qui assistait lui aussi au repêchage, qui était le pilote de la Ford n° 68, ce dernier était à l'hôpital. Il y avait été emmené inconscient et gravement contusionné.

– Et la voiture? qu'est-ce que vous allez en faire?

– Elle a perdu son Tonus, cette pauvre Ford, ricana t-il. Elle risque de se retrouver à la casse à rouiller sur un tas de carcasses.
Je me sentis poignardé. Que faire, que dire? Il me fallait prévenir la police pour commencer, après, on verrait.



La chose faite, je me rendis à la casse, accompagné par mon père. Nous avons expliqué les raisons de notre visite, le vol, le rallye, l'accident... Le patron nous a amenés jusqu'à la voiture, les gendarmes nous y ont rejoints quelques instants plus tard, pour constater l'état du véhicule. Ils m'ont appris aussi que le pilote, qui entre-temps avait retrouvé ses esprits, était passé aux aveux.

– Qu'est-ce que vous allez en faire de votre Taunus? me demanda le patron de la casse. Vous voulez la récupérer?

– Oui, bien sûr! m'écriai-je, sans l'ombre d'une hésitation.

– Je vous conseille de l'emmener au garage de Stéphane, à Châteauroux. Il sait tout réparer. C'est un vrai magicien! Vous n'aurez qu'à lui dire que vous venez de ma part. Tenez, voici ma carte, je vous note l'adresse du garage au dos.

Une fois réglées les questions d'assurance, la voiture partit donc pour Châteauroux où je l'accompagnai.



V. Le garage de Stéphane

Stéphane, qui travaillait dans un petit garage familial, était un charmant jeune homme brun, très sympathique... Il jeta un rapide coup d'oeil à la voiture qu'il déclara irrécupérable. Il me conseilla d'acheter une autre auto. J'étais effondré et me dis que c'était foutu, que je n'aurai plus jamais de voiture de luxe. Je ramenai la voiture à la casse et elle fut posée définitivement sur une colline de rouille.

Douze ans plus tard, un pote à moi, Fred, récupéra la Taunus pour en faire une pièce unique et l'emmener faire les plus grands salons de rétro 60/70!

Il réussit un vrai miracle, installant sur l'épave des jantes de grande marque et des pots d'échappement gros comme des melons! Le moteur gonflé à bloc développait 70 chevaux. Ses sièges refaits à neufs, la voiture retrouvait tout son tonus allemand, pure génération. C'était une incroyable résurrection, un vrai miracle.



Tout allait pour le mieux et Fred gagnait des prix, mais voilà qu'un jour il prit le train pour aller de Paris à Dijon et que... ce train dérailla! Si, si, je vous assure! Il tomba du haut d'un pont sur une route en contrebas et ce fut la catastrophe. La voiture, qui se trouvait dans un wagon spécial destiné au transport des véhicules, fut complètement écrabouillée. Adieu pot d'échappement, moteur surpuissant, jantes de luxe! Adieu Taunus. Le pauvre Fred ne survécut pas à cet accident et la voiture retourna à la casse une nouvelle fois. Vous pensez que sa carrière s'est arrêtée là? Eh bien vous vous trompez! Elle n'y resta pas très longtemps. Un petit groupe de jeunes la récupéra et l'installa dans un terrain vague pour y fumer des joints en cachette et bien à l'abri, (les sièges étaient encore confortables). Entre deux pétards, ils tentèrent de la réparer. Ils se sont ramenés un beau jour avec, outre leur hachisch, un marteau et une planche pour essayer de redresser la coque. Ils ont aussi volé quelques pièces par ci par là et piqué un moteur de R5. Ils ont installé des suspensions dures pour faire monter la voiture afin de rouler à fond sur le terrain de cross, dans les bois.

Bien sûr, la bagnole n'était pas assurée, vous pensez bien; or voici que, sur la route, des flics l'arrêt. "Trafic de drogue, conduite en état d'ivresse et tutti quanti..." Plus de quatorze plaintes contre eux!

Bref! Comme vous le voyez, cette pauvre Ford Taunus connut bien des mésaventures. Elle eut des moments de gloire, de beauté, de chagrin et de honte, connut la victoire et la casse. Mais elle restera toujours ma voiture préférée, et la seule.



dessin: Luc Asselin



dessin: François Minche

COMMENT PÉPÉ DEVIENT PATRON

François Minche

Il y a 33 ans, en septembre 1968, mon grand-père Claude qui avait alors 27 ans, acheta une Ford Taunus blanche à sièges rouges, ou plus précisément, pour les spécialistes: un coupé Taunus 12 M P6, type 13 G, moteur V4 1300 cm3. Il y dépensa toutes ses économies et l'héritage qu'il venait de faire à la mort de mon arrière grand-mère.

Quand il fit son apparition au volant de sa Ford devant la boulangerie-pâtisserie d'Estrées Saint-Denis où il travaillait comme mitron, ce fut la grosse surprise. Son patron, un certain Marcel Deblé, crut qu'il l'avait empruntée, voire volée. Ce Deblé était un gros type méchant et autoritaire, désagréable même avec ses clients, lesquels, faute de concurrence, n'avaient pas d'autre choix que de se servir chez lui. Deblé lui posa toute une série de questions, façon interrogatoire de police. Quand il fut convaincu que la voiture avait été acquise honnêtement, il se mit à regarder pépé de travers, d'un oeil très soupçonneux. Où avait-il trouvé l'argent pour s'offrir un tel carrosse, ce pauvre Claude? Est-ce que ce ne serait pas dans le tiroir-caisse de la boutique par hasard?

Mon grand-père était dépensier, mais honnête; le patron dut se rendre à l'évidence, son mitron s'était offert, avec ses propres deniers, une voiture dont il n'osait même pas rêver. La jalousie, à partir de cette seconde, ne cessa plus de le ronger, comme le mulot ou le charançon rongent les épis de blé, et les rapports entre les deux hommes se détériorèrent à une vitesse grand V.

Quelques temps plus tard, grand-père découvrit horrifié, que la carrosserie de son coupé avait été sauvagement rayée en

différents et nombreux endroits. Qui avait pu commettre un tel crime? Il interrogea Alfred, un demeuré pas complètement idiot quand même, qui passait ses journées assis sur un banc de la place, entre l'église et la boulangerie, à épier tout ce qui se passait. Le Fred, comme on l'appelait, ne se fit pas prier pour témoigner:

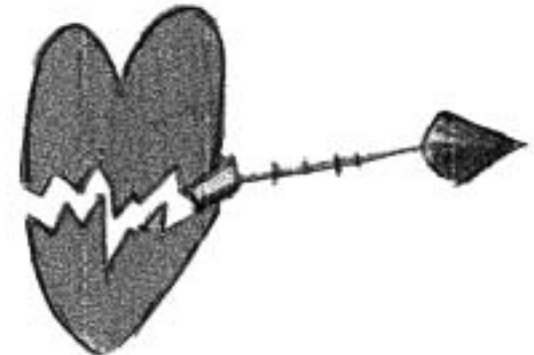
– C'est Dededblééé! Aaa...avec un touou... tourneviis! expliqua t-il à grands renforts de gestes.

Grand-père n'en revenait pas. Son patron, soi-même! C'était son patron qui avait dégradé sa belle voiture, ça alors! A qui se fier!? Fallait-il qu'il soit jaloux, le bonhomme, pour en arriver là.

Pépé découvrit, en explorant une boîte à outils, que le boulanger rangeait dans son arrière boutique, un tournevis plat sur lequel étaient restés collés de fins copeaux de peinture blanche. Le Fred avait bien vu.

Tout cela, paraît-il, se termina par une bagarre mémorable, qui fit voler les tartes à la crème, et pas seulement les tartes, dans tout le magasin.

Après ça, grand-père n'eut plus qu'à s'inscrire au chômage, ce qu'il fit. Mais, en même temps, il s'inscrivit pour le fameux rallye de Monte Carlo et dota sa voiture, repeinte de frais, d'un nouveau moteur et de toute une panoplie d'autocollants.



II. La course

A peine trois tours de roues et la voiture partit dans le décor. Les dégâts furent considérables! Le toit fut défoncé avec, à l'arrière, un trou de dix centimètres de diamètre, au moins. Défoncées également les deux caches culbuteurs, cassé le carburateur, copieusement défoncée aussi l'aile gauche du véhicule... Bref! Un vrai massacre. Les frais de réparation s'avérèrent considérables, bien au dessus de ce que pouvait payer Claude, qui était emplâtré jusqu'au cou et condamné à l'immobilité pour des mois. En apprenant la nouvelle, Deblé sabla le champagne et offrit des petits fours à ses clients.

Ce cauchemar, grand-père me l'a raconté cent fois, comme s'il l'avait fait la veille. La réalité fut heureusement très différente... La voici:

Pépé Claude stressait à l'idée du Rallye de Monte Carlo, mais une fois sur la ligne de départ il ne pensa plus qu'à gagner. Quand le signal de départ fut donné, il démarra en trombe. Sa voiture équipée rallye fit un bruit de tonnerre. Il conduisit, raconte t-il, comme un pro, vêtu de sa combinaison ignifugée et de son casque bleu azur. Très vite il s'est retrouvé à la troisième place, ce qui n'était pas rien. La voiture juste devant lui, dérapa soudain sur le côté, sans doute quelque chose qui avait lâché dans la mécanique? N'empêche, il n'y avait plus que deux voitures avant celle de grand-père, dont une Renault 5 qui roulait à tombeau ouvert et qui très vite fut arrêtée. Le conducteur avait triché, il avait installé une fusée à son pot d'échappement!

Claude, heureux, pensa avoir gagné. C'est alors qu'une Mustang inconnue apparut dans son rétroviseur. Elle lui fit une tête à queue et il se retrouva côte à côte avec le monstre. Mais notre héros, ayant la situation bien en main, tourna son volant du côté droit de telle manière que la Mustang fut déportée dans le fossé où elle fit quelques magnifiques tonneaux.

Le mitron-champion-automobile triomphait!

Quelques jours après sa victoire, alors qu'il était encore sur un nuage, Claude se rendit à la boulangerie de Marcel Deblé. Ses poches étaient pleines et son porte-monnaie aussi. Il posa un journal de sports sur le comptoir, sous le nez de Deblé qui n'en revint pas... Vous imaginez pourquoi! Claude expliqua aussi à son ex patron qu'il avait l'intention d'ouvrir une grande boulangerie-pâtisserie juste en face de la sienne et de lui faire la plus sauvage des concurrences sauvages. Pépé n'était pas très "baba cool" malgré l'époque.

C'est ainsi que, grâce à une Ford Taunus, mon grand-père est devenu propriétaire d'une boulangerie. Pendant la première semaine, il a offert une baguette gratuite à tous ceux qui venaient lui acheter du pain, et un gâteau à chaque enfant. Bien sûr tous ces cadeaux ont attiré la clientèle, y compris celle de Deblé l'acariâtre.

VRAOUM!



III. La nouvelle cliente

Un jour, vers 17 heures, une nouvelle cliente s'approcha du comptoir:

– Une baguette s'il vous plaît, demanda-t-elle d'une voix suave, avec un grand sourire charmeur. Je m'appelle Claudine, précisa-t-elle.

Amusé, pépé lui rendit son sourire et lui tendit la baguette.

– Enchanté, moi c'est Claude. Claude et Claudine... On est fait l'un pour l'autre on dirait! Héhé! Voilà Claudine, un bon pain tout frais. C'est gratuit puisque vous êtes une nouvelle cliente. C'est un cadeau de bienvenue.

Claudine remercia en faisant des mines et sortit en disant "à demain!"

Grand-père, qui était encore célibataire, fut tout ému. Il attendit le lendemain avec impatience. A 17 heures tapantes, elle arriva, pimpante et ils firent un brin de causette. Elle revint ainsi chaque jour à la même heure acheter sa baguette.

Un soir, alors qu'elle venait de franchir le seuil de la boutique, la voilà qui tombe dans les pommes! Paniqué, grand-père se précipita et commença à tenter de la réanimer. Comme il avait fait un peu de secourisme, il entreprit de lui faire un bouche à bouche qui se termina par... un baiser fougueux, la belle cliente ayant brusquement retrouvé ses esprits, qu'elle n'avait d'ailleurs jamais perdu, la maligne!

Bien au contraire, elle avait même une idée très arrêtée derrière la tête et cette idée c'était... de voler la Ford! Pour ça il lui fallait d'abord embobiner Claude, ce qu'elle parvint très bien à faire. Mis en confiance et victime de son charme, grand-père l'invita à dîner chez lui. Il fit lui même le repas, dressa la table, installa quelques chandelles... Vous imaginez la suite...

Le lendemain matin, elle lui demanda, l'air innocent, de lui prêter les clés de la voiture "pour aller faire des courses" à ce qu'elle prétendit. Pépé, naïf, accepta.

Pendant qu'il attendait tranquillement son retour, elle roulait à deux cents à l'heure en direction de la frontière italienne!

Ne la voyant pas revenir, pépé téléphona à la police pensant qu'elle avait eu un ennui, mais aucune Ford Taunus n'avait été signalée comme accidentée. Il attendit toute la journée un coup de fil. En vain! Il finit par accepter l'évidence, la belle Claudine l'avait roulé dans la farine et après s'être empiffrée à ses dépens, s'était tirée avec son magnifique coupé! C'est Deblé qui rigolerait quand il apprendrait ça...

Il ne restait plus au boulanger floué qu'à se rendre au commissariat pour y déposer une plainte, et dans le quart d'heure qui suivrait tout le monde serait au courant de sa mésaventure et rirait de lui. Pépé était fou de rage. Mais que faire d'autre?

Cette histoire lui avait cassé le moral; il décida de faire un voyage pour se changer les idées et oublier sa mésaventure. Pour ne plus voir la tête hilare de Deblé, aussi. Comme il adorait l'Italie, il décida d'aller y faire un tour! Rome, Florence, Milan.. un peu de dolce vita...

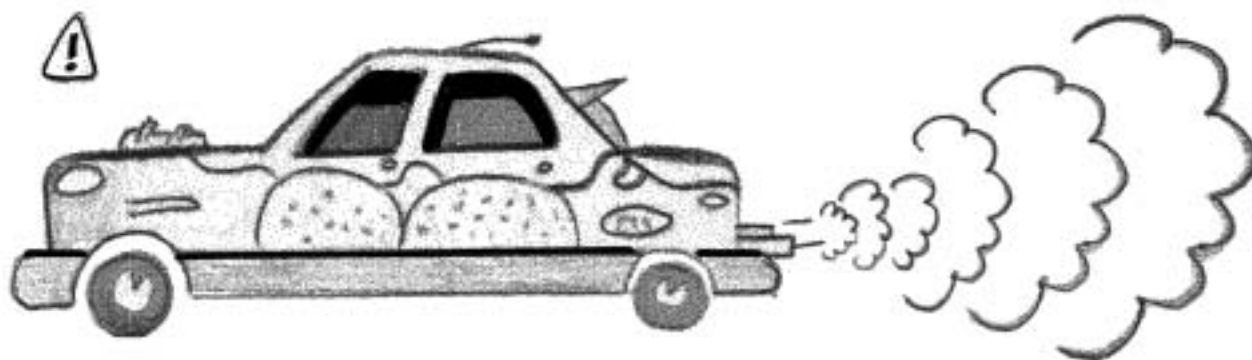


Quelques semaines plus tard, alors qu'il admirait la Fontaine de Trévise, mon aïeul eut un pincement au coeur en apercevant une Ford Taunus stationnée de l'autre côté de la dite Fontaine. Il s'en approcha, jeta un coup d'oeil à la plaque d'immatriculation qui était italienne, mais en examinant la carrosserie, il vit les traces laissées par le tournevis de Deblé. Aucun doute n'était permis! C'était bien sa voiture! Sa Ford à lui, sa chère Taunus!

Que faire? Appeler un agent? Il n'y en avait aucun à l'horizon. Prendre possession de la voiture? Les portières étaient verrouillées. Il décida d'attendre en se faisant aussi discret que possible.

Il se planqua derrière les jets d'eau de la Fontaine de Trévis et attendit. Une trentaine de minutes passèrent, avant qu'une femme de la même taille et de la même allure que sa voleuse n'apparaisse. Il s'approcha discrètement, contournant la Fontaine... C'était bien Claudine, cette s.....! Mais une Claudine bronzée, aux cheveux décolorés. Elle portait une robe blanche à pois rouge et des chaussures à lanière, rouge vif elles aussi. Elle était parfaitement accordée à la Taunus, c'était dommage de devoir les séparer. Lorsque Claudine ouvrit la porte, elle reçut une violente poussée qui la projeta un bon mètre plus loin. Elle se tordit les pieds sur ses talons hauts et se retrouva le derrière par terre. Elle n'avait pas fait un geste pour se relever que grand-père, qui était costaud, la soulevait de terre et la jetait dans la Fontaine. Après quoi, pépé sauta dans la voiture et démarra.

VR A OUM



C'est Deblé qui en fit une tête quand il vit réapparaître Claude au volant de sa voiture... Je ne vous raconte pas.



DIALOGUE AVEC UNE FORD TAUNUS

Wilfrid Fontaine

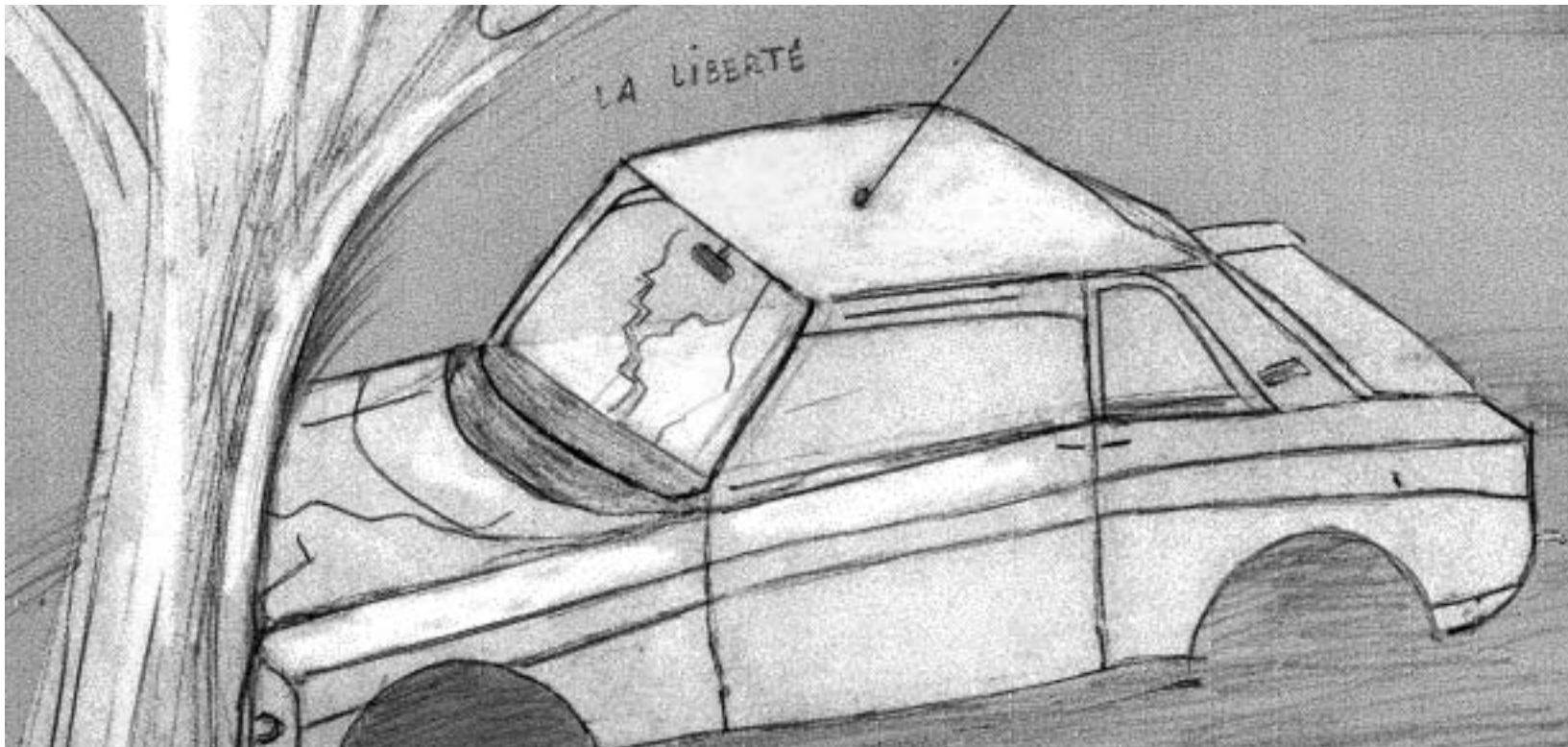
– Que t'est-il arrivé, ma pauvre?, ai-je demandé ce jour-là, à une vieille Ford Taunus en piteux état. Quelle ne fut pas ma surprise de l'entendre me répondre:

– J'ai eu un accident. Je me suis pris un mur à 200 km à l'heure, d'où l'état de mon côté gauche.

– Aïe! Et comment est-ce arrivé?

Elle ne se fit pas prier pour me raconter l'accident:

– C'était un soir de 68, à quelques semaines de Noël. Mon propriétaire, un certain Didier de Chrétinhaut, un enfant gâté et gâché, s'est rendu à une fête dans un château de Pompoint appartenant à un milliardaire américain.



Quand nous sommes partis de Compiègne, vers 20 heures, Didier n'était déjà plus complètement à jeun; mais quand nous sommes partis de Pompoint, vers 5 heures du matin, alors là, il était carrément ivre mort.

Lorsqu'il a mis sa clé dans le starter, j'ai voulu caler de toutes mes forces mécaniques, mais hélas le moteur, bête et discipliné, a démarré au quart de tour. Moi, j'étais terrorisée, persuadée que nous n'arriverions pas à bon port. Et en effet, avant que nous ayons fait dix kilomètres, j'étais cassée et cet imbécile de Chrétinhaut avec moi. Je n'ai plus jamais roulé depuis ce matin-là!

– Quelle triste histoire, ai-je soupiré. C'est vrai que tu n'es pas très belle à voir, mais je vais quand même te racheter au père de Didier et essayer de te refaire, même si ça va être dur.

– Oui... Je crois que je suis irrécupérable... Esquintée, rouillée. Ne gaspille pas ton argent...

– Ce n'est pas le mien, mais celui du F.S.E du collège Didelet d'Estrée Saint Denis. Ce sont les élèves de cet établissement qui vont essayer de te réparer... Une façon d'apprendre, de se former.

– Ah bon?! s'étonna la bagnole. Alors dans ce cas... L'essentiel, c'est que je ne sois pas dans les mains d'un autre assassin de la route, ou d'un enfant gâté irresponsable. Mais dis-moi, en quelle année sommes-nous? Et comment t'appelles-tu?

– Je me prénomme Vincent et nous sommes en 1998.

– C'est pas vrai! Trente ans déjà!?
Je n'ai pas vu le temps passer.

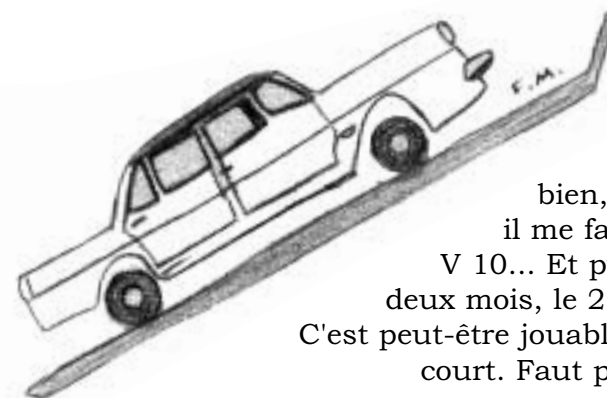
– Tu m'étonnes. J'aurais plutôt pensé que tu t'étais ennuyée dans ce coin de hangar.

– Non, puisqu'il donne sur la ferme du château.

Ce ne sont pas les distractions qui manquent... Mais dis-moi, ca ne risque pas d'être difficile de trouver les pièces pour me réparer, depuis tout ce temps.

– Nous avons la chance de posséder, à Estrées, le Centre National de pièces détachées Ford France Automobiles qui soutient notre projet et nous prête main-forte. Ils mettent leur cabine de peinture à notre disposition et beaucoup d'autres choses... Et puis aussi, Ford nous offre le catalogue complet des pièces détachées; avec ce document, nous pouvons préciser la liste des pièces nécessaires... Bref! tu vois que je ne suis pas seul et qu'il y aura beaucoup de monde à ton chevet pour t'aider à te remettre sur tes roues.

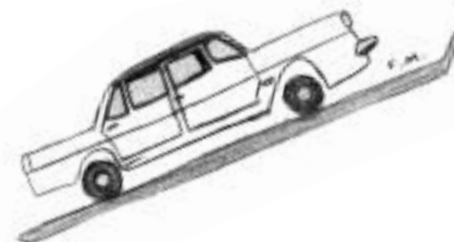
– Formidable! J'avais bien raison de garder espoir. Trois ans plus tard, l'auto était prête à partir sur la route. Je lui proposai alors de participer à la course de Monte Carlo!



– Je veux bien, dit-elle, mais il me faut un moteur V 10... Et puis c'est dans deux mois, le 27, mais bon... C'est peut-être jouable... Mais c'est court. Faut pas se planter.

Le 27, à la fin de la course, la voiture et moi sommes arrivés 4ème et avons gagné trois millions!

J'ai racheté le château de Pompoint, celui qui appartenait à l'américain; et la voiture fut bien contente de retrouver son garage.



BOB, 68, ET LE GARAGE DE STEPHANE

Nicolas Lambert
Lindsay Froissart



dessin: Nicolas Lambert

La petite histoire que je veux vous conter débute en mai 68, il y a plus de trente ans.

Comme vous le savez sûrement, ce fut une année riche en événements un peu partout dans le monde. Aux États Unis, par exemple, le refus de la guerre du Vietnam jeta les étudiants dans la rue et la contestation s'étendit partout sur les campus universitaires.

En avril, le pasteur noir Martin Luther King fut assassiné.

En septembre, ce fut la mort du dictateur portugais Salazar.

En décembre, trois astronautes américains tournèrent autour de la lune. La France, elle, se dota de la bombe à hydrogène.

Ce printemps-là fut exceptionnellement chaud et agité. Pourtant, malgré l'importance de la période, dès le début des vacances, tous les étudiants, ou presque, étaient déjà partis se faire bronzer: "Sous les pavés, la plage!"

C'est dans le courant du mois de juillet qu'un nouveau type de voiture fit son apparition. C'était un coupé sport "révolutionnaire", une jolie voiture blanche comme neige et rouge comme les drapeaux brandis par les manifestants, avant d'être remplacés par des cornets de glace, et des cartes de crédit.

C'était une bagnole tellement "canon" qu'elle eut immédiatement un succès fou auprès des jeunes, surtout des étudiants, les mêmes qui, quelques semaines auparavant, dénonçaient la société de consommation.

Mais n'allons pas aussi vite, freinons un peu, et même... rétrogradons.

La forte agitation culturelle et sociale traversa aussi la famille Dubourg-Duchatel, des notables de Compiègne. Ces messieurs-dames furent scandalisés d'apprendre que leur fils Robert, Bob pour les intimes, faisait partie des manifestants. Entre le père et le fils, le ton monta très vite de quelques crans: "Sale bourgeois égoïste! cria Bob, tu ne t'intéresses qu'à ton argent et à tes bagnoles. Le monde peut crever de misère sous tes yeux, tu t'en fous".

– Imbécile de tire-au-flanc! Tu crois que tu réussiras tes études en révisant tes cours sur les barricades?! hurla le père. Et c'est précisément ce qui arriva, Bob échoua lamentablement à tous ses examens. Il rentra tête basse au château de ses parents.

Pour se consoler de sa déception, monsieur Dubourg-Duchâtel père s'offrit cette jolie petite voiture qui venait d'apparaître sur le marché, une Ford Taunus de 75 chevaux confectionnée en Allemagne, mais qui semblait arriver tout droit des États-Unis. En voyant arriver l'auto, Bob pensa que son père voulait se réconcilier avec lui, en lui offrant ce magnifique cadeau.

Il explosa de bonheur:

- Merci, papa! s'écria t-il. Elle est magnifique, je ne la mérite pas!
- Tu ne mérites pas quoi? questionna froidement son père.
- Ben... Cette voiture.
- Mais elle n'est pas pour toi, fainéant!

Bob ne sut que dire, son élan de joie stoppé net.

– Tu croyais vraiment que ce petit bijou était pour ta gueule de cancre? insista cruellement son père. Eh bien non, mon p'tit gars. Cette Ford Taunus n'est pas pour ton vilain nez de gréviste, de gauchiste et de fumiste!

– Je... Je croyais que c'était un cadeau pour se réconcilier... osa Bob, de plus en plus déconfit.

– Se réconcilier? Non, mais...Tu rêves! Il faudrait d'abord que tu réparas les dégâts. Et avant que tu commences, il faudra des mois, des années peut-être... Et puis, de toutes façons, je ne laisserai jamais une merveille comme celle-là entre les mains d'un petit con irresponsable et d'un frimeur dans ton genre.

C'en était trop. Bob n'en pouvait plus d'être injurié, piétiné. Il se releva et, furieux, lança à la face de son père:

– Un petit con, c'est pas bien grave, mais un gros con comme toi, par contre... Ca peut écraser beaucoup de monde...

Ils en vinrent aux mains, Bob après avoir frappé son père s'empara de la voiture et, conduisant comme un fou, il la cassa!

II. Trente ans plus tard...

Ce jour de mars 2002, Bob qui allait sur ses cinquante-cinq ans, reçut un coup de téléphone à son bureau. (Il dirigeait maintenant une importante agence de publicité). Une voix faible et chevrotante se fit entendre:

– Bonjour chéri, c'est maman. J'ai une affreuse nouvelle à t'annoncer... papa est mort!

– Ah, bon.

– C'est tout ce que ça te fait?

– Oui, c'est tout.

– Tout de même... C'est ton père!

– Il y a longtemps qu'il est mort, pour moi, mon père. Il m'a ignoré toute son existence, même pas un coup de fil!

– Ne dis pas ça... Tu me fais du mal, pleurnicha la mère. Robert, mon petit, enchaîna t-elle, suppliante, j'ai besoin de toi; il faut que tu viennes. Nous avons rendez-vous au château, après demain à 11 heures. Le notaire doit y lire le testament. Papa t'a laissé quelque chose, je crois...

– Tu mettras ce quelque chose dans son cercueil, je ne veux rien recevoir de lui! grinça l'héritier.

– Écoute, mon chéri, je sais que tu le détestais, je peux te comprendre, mais je te demande de faire ça pour moi... Sois là, s'il te plaît.

– Bon, bon, ça va... Je viendrai, concéda Bob.

Les parents terribles



16 MAI 1968

L m'est arrivé, quand on m'interrogeait sur la guerre du Vietnam, de comparer l'Amérique à un boxeur poids lourd, riche à millions, descendant de sa Cadillac pour assommer de ses poings meurtriers un gosse des bidonvilles. Qui oserait, avant de soustraire l'enfant au massacre, prétendre être assuré d'abord qu'il n'avait pas commis quelque polissonnerie ?

En ce sens la guerre de la Sorbonne ressemble à celle du Vietnam, et l'image de l'enfant résistant à une brute gigantesque s'impose avec évidence. Cette guerre est la honte des adultes, possesseurs de toute la puissance du pays, en train de protéger, à coups de répression policière, leur tranquillité d'hommes nantis contre une petite phalange de jeunes gens que leur propre faiblesse exaspère.

Cette guerre des générations va peser sur la France, je le crains, d'un poids bien lourd. La vision de l'existence humaine que peuvent avoir, à l'entrée de leur vie responsable, ces jeunes gens désespérés, a de quoi enflammer leur révolte. Ils pouvaient croire, jusqu'à ces derniers jours, que leurs prédécesseurs manquaient à leur égard non de bonne volonté, mais de moyens et d'idées. Ils savent aujourd'hui que, s'ils prétendent élever la voix et prendre en main leur propre destin, la génération des adultes réagira par la violence et les réduira au silence, sous les coups de la force armée.

Cela ne s'oublie pas, et je doute que les pères retrouvent jamais l'estime et le respect des fils qu'ils ont fait assommer, asphyxier, pour les contraindre à la soumission ; les conséquences lointaines de cette mémoire-là, je me demande si personne est en mesure de les prévoir.

III. L'héritage

Toute la famille était réunie dans la grande salle du château. Celle où se trouvait la table des banquets mesurant au moins dix mètres!

A l'une de ses extrémités trônait le notaire, un certain monsieur Bonhomme, gris de la tête aux pieds. Il s'adressa à Robert en tout premier:

– Votre père vous lègue sa Ford Taunus et une coquette somme d'argent pour que vous la fassiez réparer. Il vous a aussi écrit une lettre que voici:

Mon fils,

A l'heure de disparaître, j'ai une pensée pour toi que j'ai trop longtemps ignoré. Chacun de nous étant trop fier pour faire le premier pas. Et puis le courant n'est jamais très bien passé entre nous, n'est-ce pas? Les "événements" de 68 n'ont pas arrangé les choses. De là à en venir aux coups... Nous n'aurions pas dû.

Je voulais, avant de mourir, te demander de me pardonner ma violence, comme je pardonne la tienne. En guise de cadeau de départ, je t'offre cette voiture, symbole de notre conflit. Certes, elle est en mauvais état, je n'ai jamais eu envie de la faire réparer, ni de m'en séparer, tu comprends pourquoi. Je compte sur toi pour la faire restaurer comme j'aurais souhaité, hélas trop tard, que nous restaurions notre relation.

Pardonne-moi de n'avoir su te comprendre. Cette période troublée de mai 68 était difficile à vivre pour nous, tes parents. Difficile d'accepter autant de changements d'un seul coup. La contestation, la libération sexuelle et le reste... C'était trop brutal, trop violent. Il était difficile aussi d'accepter ton nouveau "look": tes cheveux longs, ta chemise à fleurs, tes pantalons à pattes d'éléphant! (C'est lourd, un éléphant!)... Ne parlons pas des "pétards", que tu fumais du matin au soir.

Nous aurions dû, ta mère et moi, en sourire, mais nous avons pris cela au sérieux et nous avons dramatisé, croyant que cette poussée de fièvre allait durer alors que, dès les premières heures des vacances, c'était déjà fini. "Sous les pavés, la plage"!

En vieillissant, je me suis rendu compte de mon intolérance, de mon manque d'humour, mais je n'ai pu me résoudre à faire le premier pas, j'attendais que ce soit toi. Parce que tu es mon fils, et que je suis ton père.

*J'espère que tu me comprendras et me donneras l'absolution.
Prie pour moi afin que je repose en paix.*

*Ton père,
CHARLES-HENRI
11 avril 2002*



dessin: Catherine Dèflers

IV.

Stéphane était mécanicien à Châteauroux, près de Blois. Il travaillait dans le meilleur garage Ford de la région; il se trouvait que ce garage appartenait à son père qui s'apprêtait à prendre sa retraite. Ce garage, hélas, était tout petit et la place manquait. On ne pouvait pas y mettre plus de quatre voitures en même temps. La famille n'était donc pas très riche et il fallait beaucoup travailler pour gagner peu, mais comme disait toujours le père: "Il vaut mieux être pauvre et libre, que riche et esclave; ici je suis mon maître".

Ce jour-là, il reçut un coup de fil de Robert Dubourg-Duchâtel, le fils du châtelain du coin, lequel venait d'être enterré.

– Mon père vient de me doter d'une vieille Ford Taunus dans un état lamentable...

– Toutes mes condoléances pour votre père, j'ai appris sa mort par le journal.

– Oui, moi aussi... Heu, non, qu'est-ce que je raconte?.. Est-ce que vous pourriez prendre la voiture en charge? M'envoyer une dépanneuse?.. Elle croupit dans un coin du château depuis 1968...

– 68!? C'était il y a un siècle, ça! s'exclama Nicolas.

– N'exagérons rien. Je l'aurais volontiers envoyée à la casse, mais dans son testament mon père me demande de la faire restaurer...

– Ca risque de vous coûter cher...

– Pas de problème.

– Alors...

Stéphane se frotta les mains.

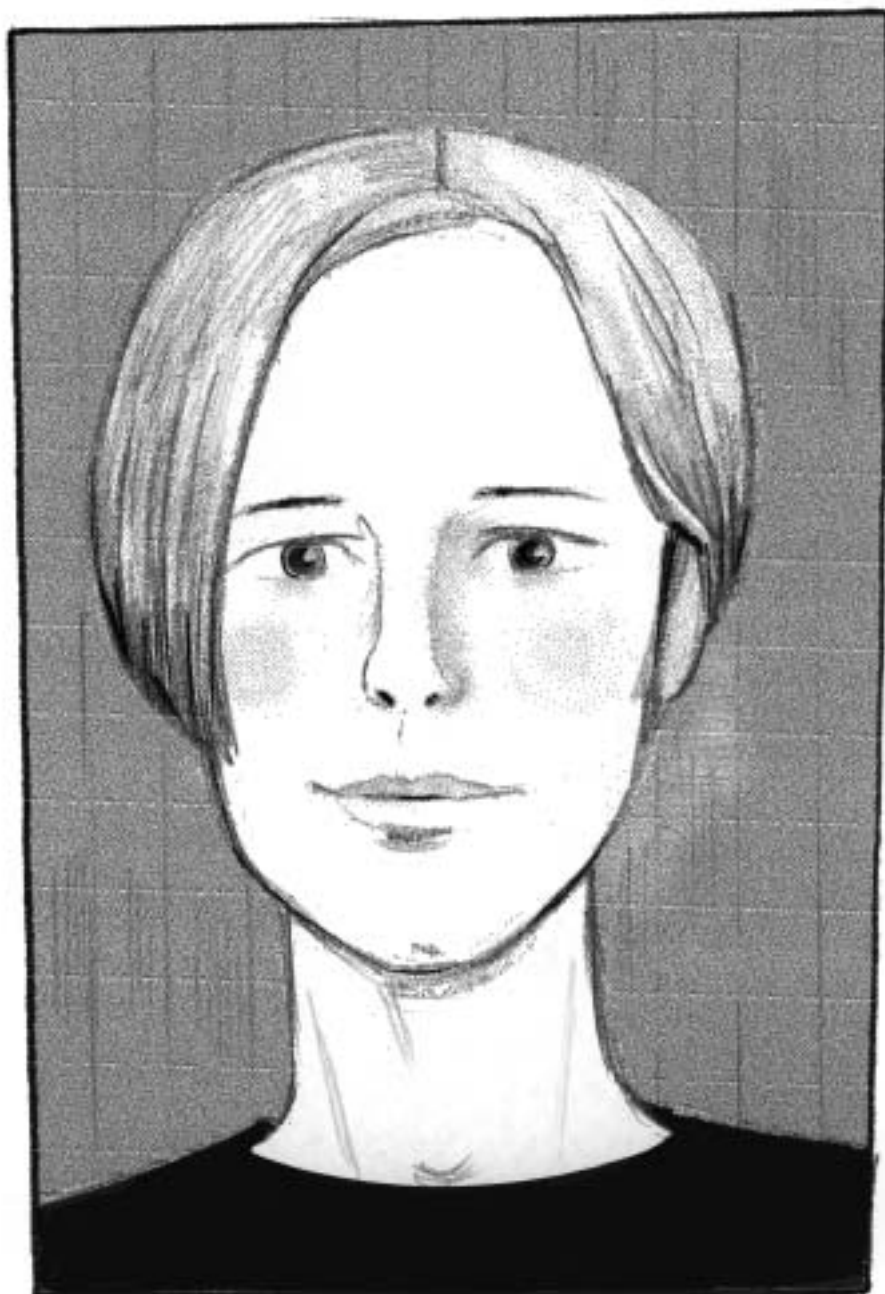


Un lundi matin, au volant de sa dépanneuse, il se rendit au château. La grille était ouverte et il prit l'allée centrale au bout de laquelle Robert l'attendait. Ce dernier l'accueillit chaleureusement et le conduisit jusqu'à la Ford Taunus, qui rouillait sous un hangar. Une fois le diagnostic établi, Stéphane voulut faire un devis, mais Bob ne voulut rien savoir.

– Votre prix sera le mien, je vous l'ai dit.

Et c'est ainsi que le malheur des uns faisant, c'est bien connu, le bonheur des autres, Stéphane put agrandir son garage et devenir un homme aisé... Grâce à ce ricochet tardif de 1968!





MES NOCES ET MA FORD

Vanessa Voerman

Malory Poupart

Catherine Audrey

Je m'appelle Laurence C. et j'ai un peu plus de 50 ans. J'enseigne le français au collège Abel Didelet d'Estrées Saint-Denis, à 17 kms à l'ouest de Compiègne. L'établissement accueille plus de 800 élèves provenant de 22 communes alentours et compte presque 700 pensionnaires.

C'est un collège technique tourné vers l'automobile. La restauration de véhicules fait partie intégrante de l'enseignement. Le conseiller principal d'éducation, Vincent T., est lui même très investi dans cette mission.

Quelle ne fut pas ma surprise, ce vendredi de février 2002, en découvrant, sur le parking de l'établissement, une Ford Taunus, que je reconnus immédiatement pour être celle de mes 20 ans! Le starter de ma mémoire démarra, ouvrant la route à tout un défilé de souvenirs.



Nous étions en 1968, en septembre. J'avais réussi tous mes examens malgré l'agitation ambiante et j'allais devenir enseignante. Je venais de recevoir ma nomination pour mon premier poste. Pour me récompenser de mes bons résultats, mes parents, qui n'étaient pourtant pas très riches, m'offrirent ma première voiture, il choisirent cette Ford Taunus 12 M fabriquée en Allemagne, à Cologne, mais qui avait tout d'une américaine.

Je n'étais pas peu fière en m'installant aux commandes de mon petit bolide rouge et blanc, dont les lignes évoquaient celles

d'une bouteille de Coca Cola. Son style tranchait sur les voitures de l'époque aux couleurs souvent sombres et discrètes. Bien sûr, j'étais impatiente de montrer mon nouveau jouet à mes amis et aussi à mon futur mari, Alain, qui travaillait dans un restaurant du coin, "l'Âne Bleu", comme apprenti-cuisinier. Alain rêvait de devenir collectionneur de voitures anciennes, impressionné qu'il était par celles qu'il avait vues au Musée du Véhicule de Compiègne. Moi je partageais son intérêt, mais je m'intéressais surtout à ma nouvelle voiture à moi, n'imaginant pas une seule seconde qu'elle allait rejoindre les autres au musée un de ces jours.

"L'Âne Bleu" se situe sur la N. 17 à Estrées Saint-Denis, entre Compiègne et Rémy. Il a été construit en 1956. Il y avait, cette année-là, six employés, plus le chef et patron, Martin, 64 ans. Grand, costaud, les cheveux et le poil gris, il était toujours sérieux, mais avec un petit quelque chose de rigolard au fond de l'oeil.

Alain et lui s'entendaient bien.

Ce restaurant est passé de génération en génération, depuis sa création. Il y a eu le grand-père de Martin, Jules. Son père, Maurice. Lui, et demain ses enfants...

Les employés étaient tous de la famille.

Alain ne faisait pas partie de la tribu, cela se voyait. Son physique était différent: grand, les cheveux bruns, les yeux clairs, il était plutôt distingué.

Ma famille et moi allions souvent manger à "l'Âne Bleu", depuis ma plus tendre enfance. Le cadre et la décoration nous plaisaient bien: les sièges bleu clair et des tables en bois naturel couvertes de nappes blanches et de bougies nous séduisaient. Les couverts étaient toujours prêts pour accueillir les clients, pour la plupart, des habitués...

Quand à Martin, il était toujours d'excellente humeur. Cela aidait à apprécier l'endroit.

Alain, lui, était apparu vers le milieu des années soixante. Il travaillait aux fourneaux et, parfois, faisait le service. C'est ainsi que je l'ai remarqué, et inversement.



Monsieur Martin nous connaissait bien car il était le voisin de mes parents depuis longtemps. Il connaissait nos habitudes. Après avoir bu de la grenadine, nous allions souvent dans le parc près de "l'Âne Bleu", où de grands arbres se dressaient juste au dessus de nous. Quelques bancs étaient disposés face au lac et nous pouvions discuter pendant des heures de notre journée et de notre vie.

Un jour de juin 67, Alain m'accompagna. Il me dit qu'il était heureux chaque fois qu'il me voyait et qu'il espérait me voir seule un de ces jours...

Un an plus tard, en septembre 1968, il me demandait en mariage, pour ma plus grande joie. Hélas, je venais justement d'être nommée loin de mon domicile (et du sien) et hésitai à lui en faire l'annonce. Je craignais ses réactions. Je pris une grande inspiration et, dans un souffle, lui balançai la nouvelle:

– Je suis nommée en Normandie, à Caen.

Il me questionna:

– En Normandie? A Caen? Quelle idée? Pourquoi pas ici?

Il n'y a pas besoin de profs dans la région?

Il semblait ne pas comprendre et était très inquiet.

Enfin bref, poste ou pas, nous avons décidé de convoler et, ce jour-là, à "l'Âne Bleu", nous avons choisi de faire notre voyage de noce en Tunisie. Pourquoi la Tunisie? Pourquoi pas!





dessin: Malory Poupart

Le jour J., nous nous sommes rendus à l'aéroport de Roissy en voiture. C'est moi qui tenait le volant de la Ford Taunus. J'étais heureuse et fière; je ne pensais plus du tout aux "événements" qui avaient secoué le pays quelques mois plus tôt. J'étais toute à ma nouvelle vie et à ses promesses, ses projets. Toute à ce voyage vers un pays que je connaissais déjà et que j'allais faire découvrir à mon mari. Il comptait en profiter pour s'initier à la cuisine tunisienne et ramener quelques bonnes recettes. Il voulait ouvrir son propre restaurant à notre retour.

Hélas!, nous ne sommes jamais arrivés à l'aéroport! Le destin en a décidé autrement. Il nous attendait sur l'autoroute sous la forme d'une inoffensive coccinelle! Non pas le petit insecte rouge à pois noirs appelé aussi "bête à bon Dieu", mais une voiture à la "carapace" aussi ronde et d'apparence inoffensive que celle de l'insecte... (de fabrication allemande elle aussi).

La collision s'est produite vers 22 heures, la coccinelle, devenue folle, nous a foncé droit dessus. Pourquoi? Mystère. La "bête à Bon Dieu" était devenue la bête du Diable. J'étais K.O. Alain, lui, ne bougeait plus du tout. J'ai cru qu'il était mort.

– Alain, tu es mort? Lui ai-je demandé stupidement, comme s'il allait me répondre:

– Oui, chérie, je suis mort. Et toi?



Les secours sont arrivés au moment où je tombais dans les pommes: pompiers, SAMU, toutes sirènes hurlantes... Nous avons poursuivi notre voyage de nocces à l'hôpital, chacun dans un lit et même pas dans la même chambre!

J'avais mon bras gauche cassé et le cuir chevelu ouvert. Alain, lui, n'arrivait plus à bouger ses jambes, et les médecins m'apprirent quelques jours plus tard qu'il resterait paralysé.

Je passai mon voyage de noce à pousser son fauteuil roulant!



Plus tard, j'ai récupéré la voiture pour la mettre au garage. J'avais un vague cousin, Stéphane, qui était un mécanicien de génie. C'est chez lui que ma pauvre Ford a atterri.

Steph l'a réparée; elle était comme neuve, mais l'idée de remonter dedans me donnant des sueurs d'angoisse, j'ai décidé de la vendre.

Alain et moi avons essayé de vivre quelques années ensemble mais peu à peu nos chemins se sont séparés. Je ne suis pas arrivé à assumer la charge de son handicap, nos souffrances étaient trop différentes et la mienne trop lourde pour que je puisse aussi porter la sienne.

Aujourd'hui, sur ce parking de collège, devant cette Ford Taunus qui est posée là, comme un remord, je repense à toi, Alain. Je me demande ce que tu es devenu avec tes rêves et tes jambes brisées? J'ai un peu honte de n'avoir pas pu te porter, de t'avoir abandonné. Je m'aperçois aussi que tu m'as terriblement manqué. J'aimerais bien avoir de tes nouvelles, car aujourd'hui je regrette de n'avoir pas pu surmonter cette épreuve et de t'avoir trahi. Désormais, mon avenir est tracé; il ne me reste plus qu'à assumer mon passé. A continuer à combler de mille manière le vide que tu as laissé dans ma vie.



INCONSTANCE

Teddy Giroux



Un jour que j'accompagnais mes parents dans un grand magasin, je m'attardai au rayon des jouets avec le projet de faire le plein de playstations. Parmi les jeux proposés, j'avisai un Grand Turismo 2, un jeu que j'avais déjà pratiqué et beaucoup aimé. Je pris la boîte et lus les règles. Elles expliquaient qu'il fallait faire des courses, gagner des sous (virtuellement bien sûr) et acheter des voitures de plus en plus puissantes pour faire des courses de plus en plus difficiles. On pouvait aussi choisir son époque, avec les modèles en vogue ces années-là. Comme, à l'école, on était en train de réparer une Ford Taunus dans l'atelier de mécanique, j'ai choisi les années 70.

Quand je suis rentré chez moi, j'ai couru dans ma chambre et j'ai immédiatement allumé mon ordinateur. C'était parti!

Une fois "Grand Turismo 2" dans ma console, les épreuves et les difficultés ont commencé: d'abord, il fallait passer une série de permis A, B, C... etc... Avant même de pouvoir "acheter" ou "gagner" des voitures.

J'ai passé presque une semaine là dessus et puis j'ai arrêté parce que ça devenait vraiment très lassant!

En m'y remettant, j'ai réussi à passer coup sur coup toutes les épreuves! J'y avais tellement rêvé que j'ai réalisé tout ça sans même m'en rendre compte.

Ensuite je suis allée voir à la rubrique "Garage Ford", (il y avait toute une série de garages dans ce jeu). J'ai vu la Taunus mais je n'avais pas le quart de ce qu'elle coûtait! (virtuellement toujours, ne l'oublions pas).

Et puis ce jeu m'a ennuyé et je l'ai échangé avec un copain contre un modèle réduit... de Ford Taunus!

FORD STORIES

Virginie Barré

Salut, je m'appelle Lauryne, j'ai 22 ans et j'habite à Nanterre (92). Il y a quatre mois, j'ai été convoquée pour passer dans l'émission "Ford Stories", qui raconte l'épopée de cette marque de voiture, de la première à la plus récente: la nouvelle Fiesta. L'épisode (télévisé) auquel je participais avait pour vedette la Ford Taunus née en 1968.

Le gagnant du jeu héritait d'une voiture de collection, en l'occurrence cette Ford Taunus blanche comme neige aux sièges de cuir rouge vif. Nous étions une dizaine de candidats à avoir été sélectionnés dont moi, Lauryne, étudiante dans une école de commerce, préparant un bac technique au collège Abel Didelet d'Estrée Saint Denis...

Nous étions condamnés à vivre ensemble pendant plusieurs semaines; heureusement, l'ambiance était excellente et nous nous sommes bien entendus.

J'ai d'abord fait la connaissance de Karine, Marlène, Angela, Lesly et Julia. Quelques minutes après notre entrée, ce fut le tour des garçons de prendre place sur le plateau.

Angela, qui s'intéressait surtout au buffet, était aussi la plus impatiente de découvrir les garçons. Elle avait un appétit, celle-là!

Marlène et moi avons commencé à discuter ensemble. J'adorais cette fille, si simple...

Lorsque les garçons ont fait leur entrée dans les lieux, nous avons immédiatement remarqué un mec qui avait l'air particulièrement cool. Il s'appelait Félicien. Le tournage avait lieu au château de Compiègne qui héberge le musée de l'automobile. Une aile de ce château avait été mise à notre disposition et à celle de la chaîne de télévision qui retransmettait les péripéties du jeu...



Benjamin Keskindi, l'animateur, a surnommé Félicien: "Rayon de soleil"; c'est vrai qu'il irradiait, je crois bien que j'en pinçais pour lui. Les autres garçons n'étaient pas ternes pour autant! David, Thomas, Kamel, William, tous avaient du charme et de l'humour.

Notre point commun, c'était l'amour des voitures et des véhicules en général.

Angela collectionnait les catastrophes: elle sautait sur le lit de Thomas et passait à travers, puis installait le lit cassé dans le "confessionnal"! Son jeu préféré était celui des claques!

Pour la nuit, pas question de dormir, c'était la fête assurée surtout avec Féfé, un sacré boute-en-train.

Cinq jours plus tard, Marlène partit subitement sans rien dire à personne. On ne sut pas pourquoi...

Heureusement, "Rayon de Soleil" et Karine étaient là pour nous consoler quand le spleen pointa son triste nez.

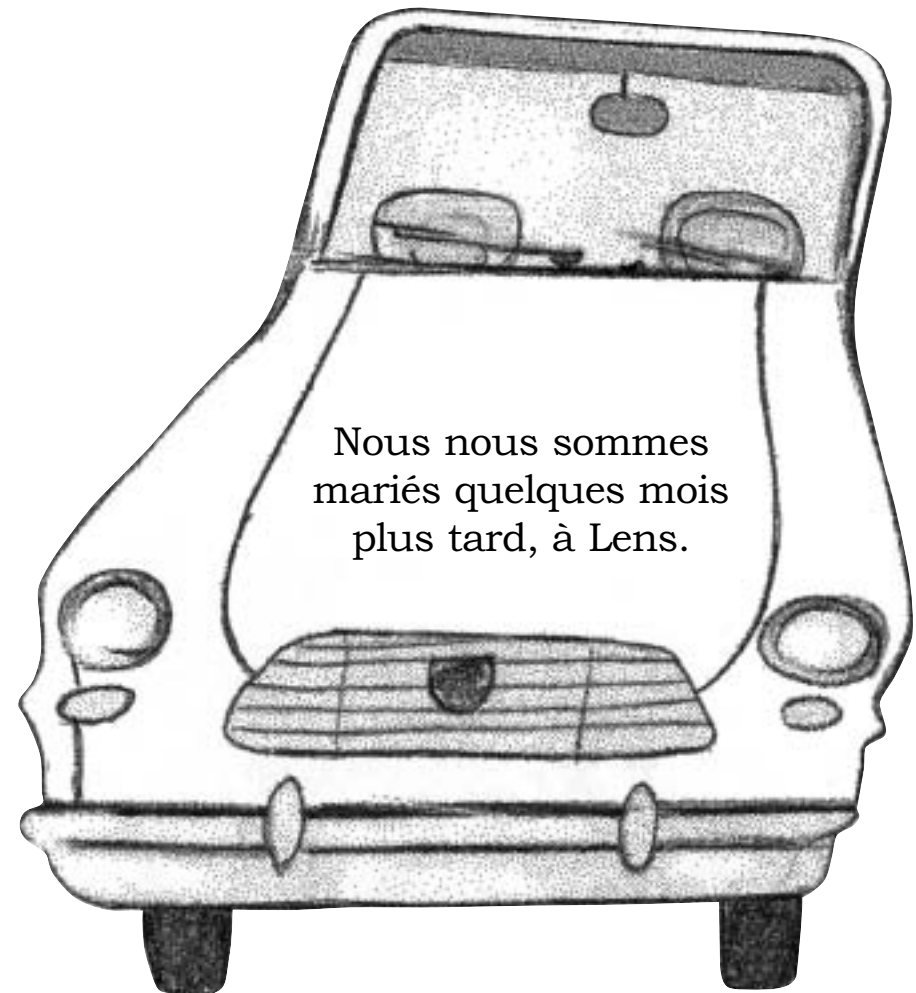
Félicien et moi sommes finalement sortis finalistes des épreuves. Nous avons quitté le château au volant de la Ford Taunus pour un petit voyage ensemble de quinze jours avant que l'un de nous remporte le prix: la voiture.

Pendant ce voyage, je me suis liée d'amitié avec Guillaume, un apprenti cameraman de l'équipe télé qui nous suivait. Félicien en est devenu très jaloux, d'autant que cette sympathie se transforma au fil des jours en quelque chose de plus tendre.

Les choses ont bien failli dégénérer, on a même eu droit à une bagarre en direct entre les deux garçons, ce qui a encore fait monter l'audimat.

Au bout de tout ça, Félicien s'est approché de moi avec un bouquet de fleurs pour me demander ma main!

Et malgré la tendresse que j'avais pour Guillaume, j'ai dit oui, car mes sentiments pour mon partenaire dans cette aventure étaient tout de même bien plus forts que pour l'apprenti cameraman.



Tous nos amis étaient réunis et nous avons fait une immense fête, où même l'équipe télé était invitée; mais cette fois, c'est nous qui filmions!

MISSION FORD TAUNUS

Luc Asselin

Depuis que je travaille pour l'agence A.O.Risk, j'en suis à ma vingtième mission; elles ont toutes failli me coûter la vie. Nous sommes trois à bosser pour la même agence: Lian Xing, Thérèse Lipang et moi Gabe Logan. Cette mission-là, la vingtième, se décompose ainsi:

Objectif n°1) Trouver et délivrer le professeur Douglas; un savant qui détient un secret et des informations concernant un nouveau carburant beaucoup moins onéreux et moins polluant que l'essence. Bien sûr, nombreux sont ceux qui ont intérêt à ce que cette découverte ne voit jamais le jour.

Objectif n°2) Trouver la carte de la porte de la "prison", dans laquelle le malheureux savant est détenu. Il s'agit en réalité d'une usine désaffectée.

Objectif n°3) Trouver le moyen de libérer le professeur.

Lian Xing, dont c'est la spécialité, repère l'usine et je passe à l'action.

Je tente de m'y introduire, mais il y a un garde armé jusqu'aux dents. Je me glisse discrètement derrière son dos et lui donne un coup de tazer, une sorte de télécommande, qui produit des chocs électriques de puissances différentes dès qu'on appuie sur "order". Le garde fait un bond de plusieurs mètres et se met à gigoter comme un poisson sur le gril, puis tombe raide k.o. Je prends sa carte qui commande l'ouverture et la fermeture des portes et son HK5, une redoutable arme à feu avec le plus silencieux des silencieux.

Ce premier objectif atteint, je m'enfonce dans le couloir central

qui ressemble à celui d'une prison et me trouve face à une énorme grille. Ouïlle.

J'aperçois alors une lueur au fond de ce qui a dû être un bureau, mais qui semble avoir été reconverti en cellule, avec porte blindée et oeillet. Mon instinct me dit que le professeur Douglas se trouve derrière.

Quelques coups de revolver dans la serrure, suivi d'un coup de tazer puissance maximum, plus un grand coup de latte et la porte se rend.

Derrière elle, le professeur Douglas à moitié nu et couvert d'hématomes. Une blessure à la jambe l'empêche de marcher. Je ne me vois pas en train de le porter sur des kilomètres, vu qu'il pèse au moins 120 kilos. Il me faut trouver un véhicule, mais il n'y en a pas plus que de beurre en branche dans cette tôle.

Douglas me dit avoir vu des Ford Taunus abandonnées dans le sous sol. L'usine, qui fabriquait des voitures, en avait produit au début des années 70.

– Elles semblent en état de rouler. On dirait qu'elles n'ont jamais servi.

Le professeur a raison, et je parviens à faire démarrer l'une d'elles avec ma clé M.A.7 G.I.K, à conformation rapide. Il n'y a pas une dizaine de clés comme celle là dans le monde... Mais ce n'est pas le sujet de notre histoire.

Nous voilà donc, Douglas et moi, à bord de la Taunus, mais le bruit du moteur réveille les gardiens; qu'à cela ne tienne, je fonce droit devant, confiant mon Tazer au professeur qui répugne à s'en servir, mais qui comprend très vite qu'il n'a pas le choix s'il veut sortir vivant de cette aventure.

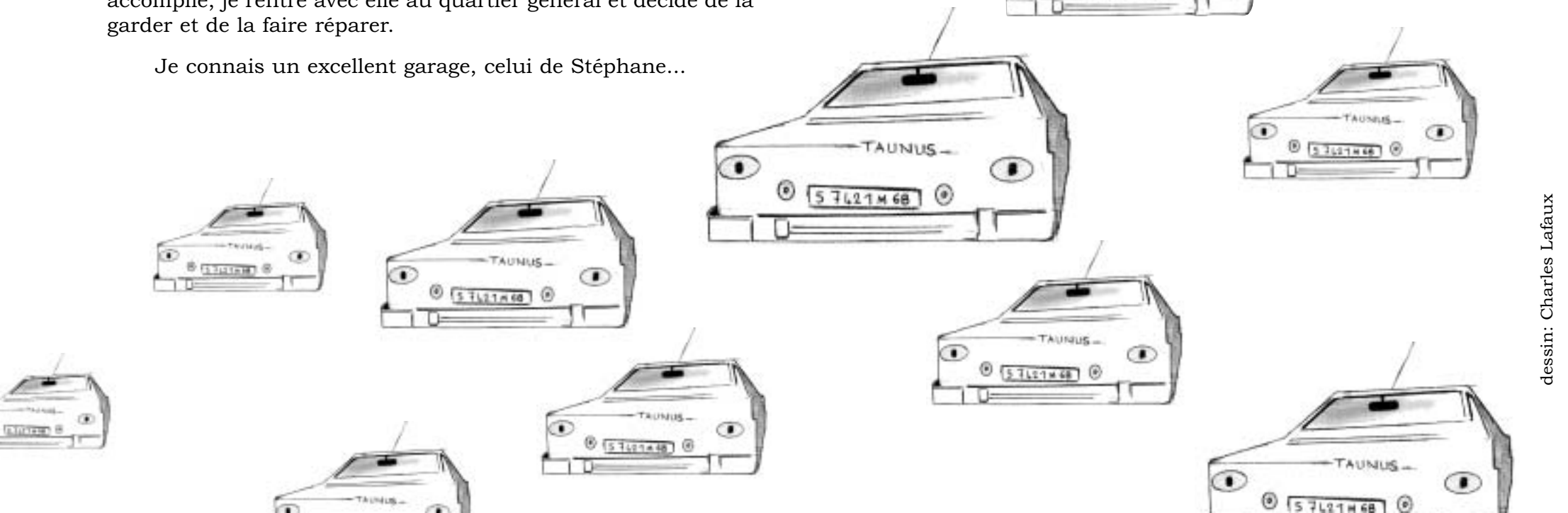
Moi, je tiens le volant d'une main, l'autre crispée sur le HK5...

La Ford essuie plusieurs tirs, mais aucun n'est mortel pour elle. La vieille Taunus traverse courageusement le déluge de feu et les autres obstacles.



Une voiture pareille, on ne la quitte plus. Ma mission accomplie, je rentre avec elle au quartier général et décide de la garder et de la faire réparer.

Je connais un excellent garage, celui de Stéphane...



CHANGEMENT DE ROUTE

Charles Lafaux

Ce jour-là, le 1er septembre 1968, j'étais dans une rue de Paris au volant de ma voiture habituelle, une vieille Ford Escort grise, équipée sport à l'intérieur. Je l'avais achetée neuve dans les années soixante. A cette époque-là, elle étincelait comme un bijou et roulait comme une bombe.

Je garai ma voiture boulevard Saint Michel, j'avais rendez-vous près de là chez ma nouvelle conquête. Elle m'avait invité à dîner chez elle, passage du Commerce, un endroit très tranquille à l'écart de la circulation. Je ne pus jamais reprendre ma voiture, les manifestants s'en étaient servis pour faire une barricade et y avaient mis le feu!

Quelques temps plus tard, vers la mi septembre, je passai par hasard devant un concessionnaire Ford et vis une ravissante auto blanche et rouge qui me tapa dans l'oeil. Je décidai sur le champ d'en faire l'acquisition.

Quinze jours plus tard, je roulai vers Compiègne pour aller voir mon frère Thomas et lui montrer ma merveille. Thomas travaillait comme mécanicien dans un grand garage... Il y avait de l'orage, il tombait des trombes d'eau. Un coup de tonnerre particulièrement violent, suivi d'un gigantesque éclair, me fit perdre le contrôle de la Ford et je faillis partir dans le décor.

Je réussis in extremis à me récupérer et la Taunus n'eut même pas une bosse. J'en étais quitte pour la peur. Un vrai miracle! Cela me fit réfléchir... Je pris conscience que la vie était courte et que je me sentais à l'étroit dans la mienne. Je repensai aux slogans soixante-huitards: "Tout, tout de suite!", "Jouissons sans entrave!". Des entraves, je n'en manquai pas... Je travaillai dans la comptabilité et mon patron était un type insupportable, radin, cassant et autoritaire, j'en avais marre! Je décidai

de démissionner de mon poste.

C'est ce jour-là que mon frère et moi avons décidé d'unir nos efforts, nos talents, et nos comptes en banque, pour faire l'acquisition d'un garage. En soixante-huit, tous les rêves étaient permis et nous avons réussi assez rapidement à concrétiser celui-là.

Nous avons décidé de faire une journée portes ouvertes pour l'inauguration et nous avons fait des réparations gratuites qui ont attiré les clients.

Nous avons vécu tranquillement et confortablement grâce au garage et j'ai épousé la jeune femme du passage de commerce; nous avons eu quatre enfants, tous fans de voitures. C'est début 98, que je suis tombé sur cette annonce

"Donne Ford Taunus 12 M complète, pour pièces, sans CG, à prendre d'urgence, sinon casse"; un numéro de téléphone suivait; c'était celui de la personne à qui j'avais vendu ma Ford dix ans après en avoir fait l'acquisition! J'ai décidé de la reprendre pour voir ce que je pourrais en tirer. Et puis j'avais passé grâce à elle de si bons moments...

Elle était dans un état lamentable. Accidentée, rouillée, cabossée. Elle m'a fait pitié et j'ai décidé, avec l'accord de mon frère, de la refaire à neuf. C'était mission impossible, pourtant nous avons réussi!



Nous avons mis la ruine sur cales. Les pneus furent démontés, les jantes poncées, repeintes et vernies. Nous avons remonté quatre pneus neufs. Les portières furent déposées, le pare brise et la lunette arrière également. Nous avons tout refait, mais entièrement équipé sport. Une Taunus équipée uniquement Tunig, chose rare!

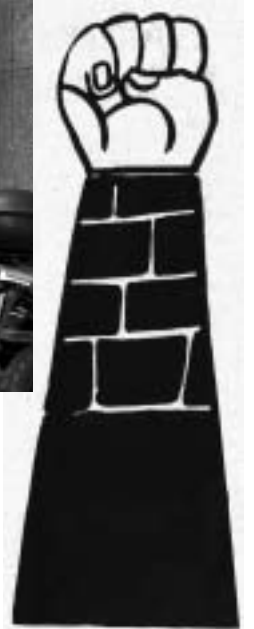
Toutes les pièces composant les trains avant et arrière ont été grattées et poncées. Nous y avons appliqué une peinture époxy à froid.

Nous avons repris des soudures de tôle sur le côté droit... Un mastic alu fut appliqué sur toutes les soudures et poncé. Le bac de batterie, fortement endommagé, fut découpé. Nous en avons formé un neuf et l'avons soudé à la place. Les trous des vis de fixation des ailes ont été ajustés à la lime, car la soudure des tôles neuves les avait fait disparaître. Nous avons appliqué un primaire au pistolet puis une peinture noire anticorrosion. Les ailes avant ont été ajustées et remontées avec la boulonnerie neuve. Les trains avant et arrière ont été remontés sans les freins, car nous avons voulu poser des pièces neuves... Le plancher fut gratté et peint avec une peinture anticorrosion L'intérieur du capot avant et de la malle arrière ont été poncés, le primaire et une couche d'apprêt ont été appliqués...

Nous y avons travaillé les week end, et pendant nos congés. Ça nous a pris quatre ans, mais quelle satisfaction, ce samedi d'avril 2002, de la voir trôner là, sous les yeux admiratifs des visiteurs, sur l'esplanade devant le Musée de l'automobile de Compiègne, parmi d'autres voitures réhabilitées, comme elle.



La parade devant le Centre social
Ronceray-Glonnières au Mans



Je savourais ce moment, quand un groupe de jeunes déboula de je ne sais où, drapeaux rouges aux poings, en criant des slogans: "Le fascisme ne passera pas!"







Chantal Montellier
chantal.montellier@free.fr
<http://chantal.montellier.free.fr>

Photographe:
Hanna Zaworonko
e-mail: hanna.zaworonko@wanadoo.fr

Ecole:
Collège Abel Didelet de Estrées-Saint-Denis

Château de Compiègne
jean-denys.devauges@culture.gouv.fr

Impression et mise en page: TRES Sp. z o.o.
61-502 Poznan, ul. Filarecka 3/3, Pologne
tel.: +48 (61) 833 21 16, e-mail: tres@tres.poznan.pl